FRC.J
24445
Case
FRC
22548

LETTRE

DE M. DE MIRABEAU.

THE NEWBERRY
LIBRARY

LETTRE
DU
COMTE DE *MIRABEAU*
à M. . . .
SUR
M. M. CAGLIOSTRO ET LAVATER.

Quantum carminibus quæ versant atque venenis
humanos animos.

Horat. Serm. L. 1. 8.

A BERLIN,
Chez FRANCOIS DE LA GARDE, Libraire,
rue & pont des Chasseurs.

1786.

LETTRE

SUR MM. DE CAGLIOSTRO ET LAVATER.

DEux ſentimens contradictoires ſe combattent ou plutôt ſe ſuccedent dans le cœur humain, relativement à ceux que le malheur accable.

Le premier, vraiment odieux & non moins redoutable, nous prévient contre eux & nous excite à leur imputer leur infortune à crime.

Le ſecond nous précipite à l'aveugle dans leur parti & nous porte à les abſoudre de leurs torts même les mieux prouvés. C'eſt ainſi que d'une extrémité, l'on ne paſſe jamais qu'à une autre extrémité.

Ce dernier ſentiment eſt aſſurément digne de quelque excuſe, parce que l'indulgence tolérante & la douce compaſſion ſont les premiers beſoins de l'homme. Il n'est d'ailleurs pas plus équitable que le premier, & peut-être n'eſt-il pas moins dangereux.

J'en pourrois apporter mille raiſons; mais la plus frappante, à mon avis, dumoins par ſes conſéquences générales, c'eſt que cette déraiſonnable partialité a été dans tous les pays du monde l'occaſion la plus fréquente & l'excuſe des coups d'autorité & des punitions extra-judiciaires.

En effet l'indélébile penchant que les hommes ont à juger par les cas particuliers, parce qu'en général ils n'échappent point à la passion, & n'ont ni suite, ni patience, l'extrême difficulté que par cela même, & faute de l'étendue d'esprit nécessaire pour saisir tous les rapports, ils ont à généraliser, ce penchant, dis-je, & cette difficulté les égarent trop souvent, pour que les puissans n'ayent pas quelque prétexte de mépriser l'opinion publique. Et comme elle les domine cependant à un certain point en dépit de tous leurs efforts, ils ont trouvé plus simple, plus sûr, & presque aussi juste de soustraire les grands intérêts à ce tribunal ennemi qui les juge aussi despotiquement que tous les autres mortels. De-là, les ruses & les violences du crédit ou de l'autorité contre les loix & les formes légales ; la confédération tacite des forts contre les foibles ; le silence éternel du droit & de l'équité devant l'intrigue ou la puissance. Ce mal vraiment effroyable, & dont il est impossible de calculer l'étendue, a jetté tous les jours des racines plus profondes. L'apparente nécessité d'abord, la convenance ensuite, l'arbitraire enfin, le hideux arbitraire est devenu le modérateur presque universel, & les crédules & frivoles humains, toujours pressés de décider, toujours guidés par la passion, toujours tyrannisés par le premier mouvement, ou, ce qui revient au même, la derniere sensation, ont été jusqu'à invoquer l'arbitraire, jusqu'à le bénir, jusqu'à se vanter de ses ravages.

Vous me paroissez, mes chers Compatriotes,

avoir, en peu de mois, & presque en peu d'heures, parcouru, relativement au Comte de Cagliostro précisément les deux périodes que je viens d'indiquer. Quand j'ai quitté Paris, cet homme étoit un fourbe, un fripon, un escroc, qu'il falloit, pour prix de ses découvertes sur la pierre philosophale, sur les moyens de prolonger ou d'éterniser la vie humaine, d'évoquer les morts illustres, de produire de l'eau mere de diamant, &c. &c. &c condamner aux galeres pour trois cens ans & un jour.

Aujourd'hui la pitié publique semble embrasser sa défense, ou du moins l'embellir. C'est un homme prodigieux, un bienfaiteur de l'humanité, un philosophe, un sage, qui va renouveller l'horrible Drame de Socrate, buvant la cigüe. Mille cris s'élevent de toutes parts; & de ces clameurs confuses on peut recueillir dumoins ces mots: *qu'a-t-il fait? qu'a fait sa femme? qu'ont-ils fait?* -- -- --

Qu'ont-ils fait? -- -- -- certes, la question est importante, & de toutes celles qui s'éléveront dans l'odieuse affaire à l'occasion de laquelle ils sont détenus, ce n'est pas la moins importante; mais aussi cette question s'agite, & le procès du Comte de Cagliostro n'offre en cela rien qui le distingue de tout autre. En tout procès criminel, on peut, on doit dire de l'accusé, *qu'a-t-il fait?* la réponse seroit téméraire avant la fin de la procédure; & la question, en tant que reproche fait aux Juges, ou à la partie publique, ne le seroit pas moins; car *ce que l'accusé a fait*, est précisément ce qu'il s'agit de juger.

Il faut le juger dans les formes les plus régulieres, il faut que l'emprisonnement de l'accusé soit légal, que sa détention le soit aussi ; il faut, qu'elle soit humaine & même douce ; il faut, que l'accusé soit conseillé, soutenu, défendu, instruit de tout ce qui peut contribuer à sa justification ; mais il ne faut pas que le public se croie le droit de juger une cause qui n'est pas instruite ; car il commettroit une injustice envers les Juges qui n'ont pas moins de droit à son équité que l'accusé ; & auxquels on ne peut pas même reprocher, ce qui dans tous ces *il faut*, que mes vœux plutôt que ma raison viennent d'écrire, pourroit manquer au Comte de Cagliostro. S'il n'en est privé que par force majeure, ou par les tristes imperfections de notre législation criminelle, si son sort déplorable ne l'est pas, quant aux formes de la procédure, plus que celui de tout autre accusé, qu'avez-vous à reprocher à ses Juges ? O mes Concitoyens ! à ses Juges qui sont les vôtres, & que vous ne rendrez jamais plus dignes d'estime qu'en les respectant davantage ? à ces Juges, seul & foible abri qui soit entre vous & l'arbitraire ?.... Sollicitez, invoquez, éclairez l'autorité législative, hâtez par vos représentations une révolution tous les jours plus nécessaire dans notre ordre légal ; vous ferez actes d'hommes sensibles & de bons citoyens ; mais pourquoi vos murmures tomberoient-ils sur les Magistrats qui n'ont que le pouvoir judiciaire, & qui sont même bien loin de le posséder dans toute son étendue ? ils ne peuvent qu'obéir aux loix criminelles ; ils ne peuvent pas les changer.

Quand je refuse au Public le droit de juger un procès non instruit, je n'ai pas sans doute la folle témérité de prétendre à ce droit. Je ne dirai pas même un seul mot de la question portée devant le Parlement : *Le Comte de Cagliostro est-il, ou n'est-il pas coupable dans l'affaire du collier ?* je suis, pour m'occuper de cette discussion, trop loin du pays où l'on peut découvrir, à cet égard, les traces de la vérité ; &, là même, peut-être ces traces sont trop obscurcies, pour qu'on doive se flatter de les discerner jamais dans toute leur pureté primitive.

Mais je publierai des faits qui peuvent être inconnus à Paris, & répandre quelque foible lumiere sur le personnage si ridiculement célebre dont le mémoire remplit l'Europe aujourd'hui. Je les publierai, dis-je, non pas en ma qualité d'ennemi né des charlatans, & de croisé contre leurs succès, si je puis parler ainsi ; le Comte de Cagliostro est malheureux & le malheur m'est d'autant plus sacré qu'il m'est plus connu. -- Mais, dans l'affaire d'éclat qui a été l'occasion de son mémoire, il est plus d'un infortuné ; & certainement aussi, parmi ces infortunés, il en est plusieurs auxquels l'enthousiasme qu'a inspiré M. de Cagliostro pourroit nuire très-essentiellement, du moins dans l'opinion publique. Il n'est donc pas inutile, & par conséquent il n'est pas indigne d'un ami de la vérité, de percer, autant qu'il est en lui, sous le masque du Comte de Cagliostro ; & je concours, d'autant plus volontiers à cette bonne œuvre,

que cet homme bizarre pourroit assurément avoir été toute sa vie un charlatan, & n'être pas un filou dans la trop célebre & vraiment inconcevable affaire du collier.....

Il est difficile de faire une observation plus simple que celle-ci sans doute; mais l'homme emploie tant d'esprit à s'écarter de la simplicité; il y revient, & même il la rencontre avec tant de difficultés, qu'on ne sauroit trop dire & redire les choses simples. Celle-ci, par exemple, trouvera beaucoup de contradicteurs, & M. de Cagliostro, lui-même paroît ne l'avoir pas assez sentie.

Si Cagliostro a été toute sa vie, ou seulement s'il a souvent été un fripon, disent même les hommes sages, *pourquoi ne l'auroit-il pas été en cette occasion?....*

Pourquoi?..... Les Juges, & sur-tout les Juges François sont rarement, ils ne sont presque jamais appellés à juger du *pourquoi*: leur unique mission est de décider *si & comment telle chose a été faite?* Le *pourquoi* n'est pas de leur ressort; ils auroient à peine le droit de s'en occuper dans le cas où l'absurdité du *pourquoi*, où l'impossibilité de donner un motif probable ou raisonnable de tel fait, devroit sauver l'accusé, en excluant toute possibilité qu'il fut coupable.

Qu'en Angleterre ou la loi est le seul Juge du droit; où les Juges du fait sont absolument distincts du Magistrat, & aussi indépendans de lui que de la loi; ou la décision sur le fait est un jugement de raison, de tact, de conscience, & nullement une discussion exclusivement soumise à des formes

pofitives ; qu'en Angleterre où tout eft beaucoup plutôt dirigé *pour* que *contre* l'accufé ; où l'on veut la vérité & non pas un coupable ; où la légiflation criminelle, en un mot, eft abfolument différente de la notre dans fes procédés, dans fes formes, & prefque dans fon but ; qu'en Angleterre, les Jurés débattent le *pourquoi ;* qu'ils concluent de la vie entiere d'un homme à tel fait ; je ne m'en étonne pas.

Mais chez nous où la loi eft fi vague & fi fevere ; où les formes font fi dures, j'ai prefque dit, fi atroces ; où la décifion du Juge eft le plus fouvent, & malgré lui-même, fi arbitraire. . . . . . Ah ! gardons-nous d'aggraver encore la fituation déjà fi déplorable de l'accufé, en le rendant comptable de fa vie entiere, à propos d'un feul fait dont l'examen eft légalement foumis à des preuves, à des formules pofitives, affez fouvent funeftes à l'accufé, pour qu'on leur permette une fois de lui être favorables.

A Dieu ne plaife donc que le petit nombre de faits que je rapporterai dans cette lettre, plutôt encore comme des autorités à oppofer à d'autres autorités que comme des allégations pofitives fufceptibles de démonftration, à Dieu ne plaife que ces faits foient deftinés à influer le moins du monde dans le jugement du Comte de Caglioftro ! Mon unique intention à fon égard eft de fufpendre du moins les jugemens extrêmes que l'on fe hâte de porter avec une inconfidération vraiment coupable fur cet homme que l'on ne veut jamais que déifier, ou fupplicier, au nom de qui l'on diftribue

le blâme & l'infamie ſur des perſonnes aſſez malheureuſes pour mériter autant de pitié qu'un aventureux inconnu ; & ſur la ruine deſquelles on voudroit élever ſon innocence & preſque ſon apothéoſe.

La confeſſion du Comte de Caglioſtro reſſemble à un conte des mille & une nuits, & peut-être n'eſt-ce pas la faute de ce romaneſque Etranger ; car les bornes du poſſible ſont bien reculées, & le vrai n'eſt pas toujours vraiſemblable. Peut-être auſſi n'eſt-ce pas ſans deſſein que ſon hiſtoire a pris cette teinte orientale ; un comptable embarraſſé ne ſauroit s'envelopper de trop d'obſcurité, & l'on eſt ſûr, avec du merveilleux & des formes dramatiques, d'inſpirer au plus grand nombre des hommes un très-grand intérêt. Quoiqu'il en ſoit, & quelque puiſſe être la cauſe des épaiſſes ténebres, dont le Comte de Caglioſtro eſt enveloppé, il paroît qu'il en appelle plutôt aux témoins de ſes actions, depuis qu'il eſt en Europe, qu'aux principaux événemens de ſa vie, qu'il n'eſpere, ou ne veut pas plus conſtater que les baſes de ſon exiſtence ſociale.

Parmi ces témoins, je n'ai pas trouvé M. de Normandez, chargé des affaires d'Eſpagne, à St. Petersbourg, en 1780 ; & ſur la réquiſition duquel le Comte de Caglioſtro fut obligé de ſortir de Ruſſie comme ayant uſurpé le titre de Colonel au ſervice d'Eſpagne. Alors auſſi cette demoiſelle de qualité, Romaine, nommée aujourd'hui Seraphina Pelichiani, ſe faiſoit annoncer comme Princeſſe de

Sancta-

Croce. Tous deux eurent ordre de s'éloigner, & cette anecdote fut inſérée, par autorité du Gouvernement, dans les gazettes de Madrid & de St. Petersbourg.

Je n'ai pas apperçu davantage parmi les témoins de M. de Caglioſtro le Comte de Gœrtz, Envoyé extraordinaire du Roi de Pruſſe, en Ruſſie, dans le même-temps, à qui le Conſul de Pruſſe à Cadix fit paſſer une réclamation au ſujet de lettres-de-change, ſouſcrites par le Comte de Caglioſtro, pour une ſomme de 5000 roubles, & non acquittées. Il n'échappa à cette pourſuite que graces au premier événement qui le forçoit à ſortir du pays.— Ce dernier fait donne à penſer, ou que le Comte de Caglioſtro ne ſavoit point alors faire de l'or, quoiqu'il ſut déjà fixer le vif-argent & le tranſmuter en argent pur; (dumoins il prétendoit le faire en Courlande (1)) ou que les Banquiers qui, dit-il aujourd'hui, lui dévoueroient au premier ſigne toute leur fortune, n'avoient pas encore de relations avec lui.

Il eſt, dit-on, beaucoup d'autres témoins de faits du même genre qui ne ſont point rappellés dans le mémoire de M. de Caglioſtro; mais en revanche on y trouve un long & magnifique paſſage, attribué à M. William Coxe, auteur d'un voyage en Suiſſe.

(1) Ein paar Troflein aus dem Brunnen der Wahrheit, ausgegoſſen von dem neven Taumaturg[illegible] Vorgebürge. 1781, p. 18. 19.

Qu'il me ſoit permis, dit M. de Caglioſtro *de citer un paſſage d'un livre imprimé en 1783. ayant pour titre :* Lettres ſur la Suiſſe (& en note *par William Coxe.*) *L'eſtimable auteur de ces Lettres s'exprime ainſi, tome 1, pages 5 & ſuivantes.*

« Cet homme ſingulier, étonnant, admirable par ſa conduite & par ſes vaſtes connoiſſances, d'une figure qui annonce l'eſprit & exprime le génie, ayant des yeux de feu qui liſent au fond des ames, eſt arrivé de Ruſſie, depuis ſept à huit mois, & paroît vouloir ſe fixer dans cette Ville (Strasbourg) au moins pour quelque temps. Perſonne ne ſait d'où il eſt, ce qu'il eſt, où il va. Aimé, chéri, reſpecté des Commandans de la Place & des Principaux de la Ville, adoré des pauvres & du petit peuple, haï, calomnié, perſécuté par certaines gens, ne recevant ni argent, ni préſens de ceux qu'il guérit, paſſant ſa vie à voir des malades, ſur-tout des pauvres, les aidant de remedes qu'il leur diſtribue gratis, & de ſa bourſe pour avoir du bouillon, mangeant fort peu & preſque toujours des pâtés d'Italie, ne ſe couchant jamais, & ne dormant environ que deux ou trois heures, aſſis dans un fauteuil, enfin toujours prêt à voler au ſecours du malheureux à quelque heure que ce ſoit, & n'ayant d'autre plaiſir que celui de ſoulager ſes ſemblables ; cet homme incroyable tient un état d'autant plus étonnant, qu'il paie tout d'avance, & qu'on ne ſait d'où il tire ſes revenus, ni qui lui fournit de l'argent.

Vous ſentez bien, Madame, qu'on fait force plaiſanteries à ſes dépens ; c'eſt au moins l'Ante-Chriſt ; il a cinq à ſix cens ans, il poſſede la pierre philoſophale, la médecine univerſelle ; enfin, c'eſt une de ces intelligences que le Créateur envoie quelquefois ſur la terre, revêtue d'une enveloppe mortelle. Si cela eſt, c'eſt une Intelligence bien eſtimable. J'ai vu peu d'ames auſſi ſenſibles que la ſienne, de cœurs ſi tendres, ſi bons, ſi compâtiſſans. Perſonne n'a plus d'eſprit & de connoiſſances que lui ; il ſait preſque toutes les langues de l'Europe & de l'Aſie, & ſon éloquence étonne, entraîne, même dans celles qu'il parle le moins bien. Je ne vous dis rien de ſes cures merveilleuſes : il faudroit des volumes, & tous les journaux vous en parleront ; vous ſaurez ſeulement que de plus de quinze mille malades qu'il a traités, ſes ennemis les plus forcenés ne lui reprochent que trois morts, auxquelles encore n'a-t-il pas plus de part que moi. » . . . .

« Pardonnez-moi, Madame, ſi je m'arrête encore quelques momens ſur cet homme inconcevable. Je ſors de ſon Audience. Oh ! que vous chéririez ce digne mortel, ſi vous l'euſſiez vu, comme moi, courir de pauvre en pauvre, panſer avec ardeur leurs bleſſures dégoûtantes, adoucir leurs maux, les conſoler par l'eſpérance, leur diſpenſer les remedes, les combler de bienfaits, enfin les accabler de ſes dons, ſans autre but que celui de ſecourir l'humanité ſouffrante, & de jouir de l'ineſtimable douceur d'être ſur la terre, l'image de la divinité bienfaiſante. »

« Repréſentez-vous, Madame, une ſalle immenſe, remplie de ces malheureuſes créatures preſque toutes privées des ſecours les plus néceſſaires, & tendant vers le ciel leurs mains défaillantes qu'elles avoient peine à ſoutenir, pour implorer la charité du Comte. Il les écoute l'une après l'autre; n'oublie aucune de leurs paroles, ſort pour quelques momens, rentre bientôt chargé d'une foule de remedes qu'il diſpenſe à chacun de ſes infortunés, en leur répétant ce qu'ils lui ont dit de leur maladie, & les aſſurant qu'ils ſeront bientôt guéris s'ils veulent exécuter fidélement ſes ordonnances. Mais les remedes ſeuls ſeroient inſuffiſans; il leur faut du bouillon pour acquérir la force de les ſupporter : peu de ces infortunés ont les moyens de s'en procurer : la bourſe du ſenſible Comte eſt partagée entre eux; il ſemble qu'elle ſoit inépuiſable. Plus heureux de donner que de recevoir, ſa joie ſe manifeſte par ſa ſenſibilité. Ces malheureux, pénétrés de reconnoiſſance, d'amour & de reſpect, ſe proſternent à ſes pieds, embraſſent ſes genoux, l'appellent leur ſauveur, leur pere, leur dieu...... Le bon homme s'attendrit, les larmes coulent de ſes yeux; il voudroit les cacher, mais il n'en a pas la force; il pleure & l'aſſemblée fond en larmes..... Larmes délicieuſes, qui ſont la jouiſſance du cœur, & dont les charmes ne peuvent ſe concevoir quand on n'a pas été aſſez heureux pour en verſer de ſemblables! »

» Voilà une bien foible eſquiſſe du ſpectacle enchanteur dont je viens de jouir, & qui ſe renouvelle trois fois la ſemaine".

Les premiers mots qui ſuivent ce panégyrique vraiement extatique, ſont ceux ci : *le témoignage que cet auteur rend à la vérité n'a rien d'exagéré*.. je ne puis pas même prononcer ſi la traduction de M. de Caglioſtro, ou de ſon défenſeur eſt ou n'eſt pas *exagérée*, car je n'ai pu parvenir à me procurer l'original de M. Coxe, & après beaucoup de recherches, j'ai lieu de croire qu'il n'eſt pas même à Berlin. Au reſte je dis, cette traduction de M. de Caglioſtro ou de ſon défenſeur (1), parce que le morceau cité n'exiſte pas dans l'excellente traduction de l'ouvrage de William Coxe que M. Ramond a tant & ſi bien enrichie ; il n'exiſte pas, dis-je, au moins dans l'édition de 1782 (2)imprimée en 1783, dit à la vérité M. de Caglioſtro, & l'expreſſion eſt impropre, car l'ouvrage de Coxe a été imprimé en anglois dès 1780. Dans cette édition de 1782, parfaitement ſemblable aux trois autres qui ſont venues à ma connoiſſance, on ne trouve pas un mot

---

(1) Seroit-ce celle d'un M. de Carbonnieres que je vois indiquée dans une des éditions du mémoire de M. de Caglioſtro. Il dit en note à propos de cet officier de la maiſon de Rohan, *auteur de l'excellente traduction des voyages de Coxe* : Je connois un voyage de M Coxe en Ruſſie. J'en connois un en Suiſſe traduit & augmenté de plus de moitié par M. Ramond, je n'ai jamais entendu parler d'une traduction de M. de Carbonnieres, & il ſeroit aſſez ſingulier que dans l'eſpace de deux ans, on put citer deux *excellentes traductions* d'un ouvrage tel que celui de M. Coxe. *Voyez le N B. à la fin du fragment de M. Meiners.*

[2] A Paris chez Belin, libraire, rue St Jacques, & à Lauſanne chez Fr. Graſſet & compagnie.

ni ſur M. de Caglioſtro, ni même ſur la ville de Strasbourg; il faut en dire autant de la traduction allemande (1), & cette variante méritoit d'autant plus l'attention de l'éditeur du mémoire de Caglioſtro, qu'elle eſt plus ſinguliere. L'ouvrage de M. william Coxe, bien que dédié à Lady Herbert comteſſe de Pembroke, eſt tout compoſé de lettres adreſſées à M. w. Melmoth; & dans celle que cite M. de Caglioſtro, ſans nous dire s'il copie l'original ou la traduction, M. Coxe parle à une Dame!...

Quoi qu'il en ſoit, & ſuppoſant cette traduction, dont je voudrois pourtant voir l'original, auſſi fidelle qu'il eſt probable qu'elle l'eſt en effet, j'oppoſerai à l'éloge pompeux de M. william Coxe, écrivain, quoi qu'en diſe M. de Caglioſtro, médiocrement eſtimé en Angleterre, la critique ſévere de M. Meiners, profeſſeur de Gottingen, auſſi reſpecté en Allemagne par ſes qualités morales que par ſes vaſtes connoiſſances, & je la tranſporterai littéralement dans notre langue pour ne pas l'altérer le moins du monde.

(1) » Avant même d'arriver à Strasbourg, j'étois comme ſûr que je n'aprocherois pas du Comte de Caglioſtro, ou tout au moins que je ne lui parlerois pas. J'avois appris de différentes perſonnes qu'il ne

[1] Cette traduction attribuée à M. Riesbeck a paru à Zurich en 1781.

(2) Schon ehe ich nach Straſsburg kam, wuſste ich faſt gewiſs, daſs ich den Grafen Caglioſtro nicht in der Nahe ſehen, oder wenigſtens nicht ſprechen würde. Ich hatte es von mehrern Perſonen gehort, daſs er unter

recevoit sous quelque prétexte que ce fut aucun voyageur en santé & uniquement curieux de le voir pour le voir, qu'il donnoit audience à ceux qui n'étoient pas malades de la façon la plus grossiere & qu'il les traitoit comme des espions. Il me parut indigne de moi de prétexter une maladie, & quand même cette feinte n'auroit pas été contre mon caractere, j'aurois toujours réfléchi que ma visite, qui pouvoit être mal interprétée par les uns ou par les autres, pouvoit augmenter ou affermir la considération dont jouissoit un homme que je voudrois de tout mon cœur rendre suspect à toute la terre.

Quoi que je n'aye pas vu ce nouvel Esculape de près; mais seulement dans une voiture qui passoit très rapidement, je crois cependant que j'ai appris à le connoître plus particulierement que bien d'autres qui se sont arrêtés des mois entiers autour de lui. Cet homme étoit à mes yeux une appari_

---

keiner Bedingung Besuche von gesunden und neugierigen Reisenden annehme, und dass er solche, die ohne krank zu seyn in seinen Audienzen erschienen, auf die grobste art als spione behandle. Eine krankheit zu erdichten, schien mir meiner unwürdig, und wenn dies auch nicht meinem Charakter widersprochen hatte so würde ich doch bedenken getragen haben, durch meinen Besuch, der von einem oder dem andern hatte missgedeutet werden konnen, etwas zur Vermerrung oder Bestatigung des ansehens eines mannes beyzutragen, den ich gerne der ganzen welt verdachtig machen mochte.

Ungeachtet ich aber den neuen Aesculap nicht in der Nahe, sondern in einer schnell vorüberfahrenden Kutsche gesehen habe, so glaube ich doch, ihn naher kennen zu lernen, als viele, diesich Monate lang bey ihm aufgehalten haben. Et war mir schon lange eine zu merkwürdige

tion trop merveilleuſe & un trait trop caractériſtique de notre ſiécle, pour que je ne m'efforçaſſe pas dans l'éloignement où je me trouvois de lui, de l'étudier ou d'acquérir tous les éclairciſſemens poſſibles ſur ſon compte. J'ai queſtionné un nombre infini de perſonnes de divers pays à ſon ſujet, & ſelon le témoignage des plus dignes de foi, je ſuis obligé de conclure que le comte de Caglioſtro a été de tout temps & qu'il eſt encore plus fourbe que fanatique.

Je n'ai pu rien apprendre de poſitif au ſujet de ſa patrie ; quelques uns l'ont fait paſſer pour Eſpagnol, d'autres pour Juif, Italien, Raguſain, & même pour Arabe ils ajoutent qu'il a perſuadé à un Prince d'Aſie d'envoyer ſon fils en Europe & qu'il aſſaſſina ce fils ſur mer, pour s'emparer de ſes tréſors.

Erſcheinung, und ein zu wichtiger und charakteriſtiſcher Zug unſers Zeitalters, als daſs ich ihn nicht, ſo viel mir moglich war, in der Ferne hatte beobachten, und durch die ſorgfaltigſten Erkundigungen mich ihm hatte nahern ſollen. Ich habe unzahlige perſonen aus allerley Landern über ihn gefragt, und nach den Zeugniſſen der glaubwürdigſten unter ihnen, muſs ich nohwendig annehmen, daſs der Graf Caglioſtro von jeher mehr Betrüger, als Schwarmer war, und daſs er das erſtere noch immer forr iſt.

Ueber ſein vaterland habe ich nichtsgewiſſes erfaren konnen. Einige geben ihn für einen Spanier, andere für einen Juden, oder Italianer, oder Raguſaner, oder gar für einen Araber aus, der einen Aſiatiſchen Prinzen beredet habe ; ſeinen Sohn nach Europa zu ſchicken und der dieſen Sohn auf der ſee hingerichtet habe, um ſich ſeiner Schatze bemachtigen zu konnen.

Comme

« Comme le prétendu comte s'énonce mal dans toutes les langues qu'il parle, & que vraisemblablement il a passé la plus grande partie de sa vie sous de faux noms hors de sa patrie, il sera peut-être à jamais impossible de trouver la trace de son origine. Je connois aussi peu les maîtres qui l'ont instruit, les Villes où il a donné les premieres preuves de sa science secrette, que sa patrie; mais je sais avec certitude qu'il a été depuis peu de temps en Russie & dans d'autres pays du Nord où il s'est fait passer pour un Mage, mais qu'il y a eu si peu de vogue qu'il s'est vu obligé de changer bientôt de théatre. Le peu de succès de plusieurs de ses jongleries l'a rendu insensiblement plus prudent & plus délié. Ce fut pour ainsi dire par des expériences sur lui même qu'il acquit ses pre-

Weil der angebliche Graf alle sprachen, die man ihn reden hort, schlecht spricht, und wahrscheinlich den grosten Theil seines Lebens unter falschen Namen ausser seinem Vaterlande zugebracht hat, so wird es vielleicht nie moglich seyn, auf die spur seiner abkunt zu kommen. Die Lehrer, von welchen er ist unterrichtet worden, und die Stade, wo er die Proben seiner geheimen Wissenschaften abgelegt hat, kenne ich eben so wenig, als sein Vaterland; aber das weiss ich gewiss, dass er sich vor nicht gar langer Zeit in Russland und andern nordischen Landern fur einen Magus ausgab, und so wenig Beyfall erhielt, dass er seinen Schauplat bald verandern musste. Seine oft misslungene Gaukeleyen machten ihn immer feiner und vorsichtiger; er lernte gleichsam allmalig an sich selbst aus, und genoss vielleicht auch den Rath von mannern, in deren hand er ein Werkzeug des Aberglaubens und der Schwarmerey wurde. Bey

mieres connoiſſances ; peut-être auſſi ſe ſervit-il du conſeil de gens qui en firent dans la ſuite un inſtrument de ſuperſtition & d'enthouſiasme ».

« A ſon arrivée à Strasbourg, il s'attacha d'abord aux Franc-Maçons; mais ſeulement auſſi long-temps qu'il crut n'être pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. Il gagna bientôt la confiance du Prêteur & du Cardinal, & par ceux-ci celle de la Cour, à un tel point que ſes ennemis ne purent pas même former le projet de le faire échouer. Il agit avec le Prêteur & avec le Cardinal, comme avec des perſonnes qui lui avoient des obligations infinies, & auxquelles il n'en avoit aucune; auſſi ſe ſert-il de l'équipage du Cardinal, comme s'il étoit le ſien. Il prétend pouvoir éventer ou déviner ceux qui ſont athées : leurs exhalaiſons lui font reſſentir des frémiſſemens épileptiques : car, en ſa qualité de bon jongleur, il peut tomber quand il veut, dans cette ſainte maladie. Il ne

---

ſeiner ankunft in Straſsburg ſchloſs er ſich zuerſt an die Maurer an, allein nur ſo lange, als er für ſich ſelbſt noch nicht feſt genug zu ſtehen glaube, er gewann bald die Gunſt des Prators und Cardinals, und durch dieſe die Gunſt des Hofes in einem ſolchen Grade, daſs ſeine Gegner nicht einmal daran denken konnen, ihn ſtürzen zu wollen. Mit dem Prator, und Cardinal ſoll er wie mit Perſonen umgehen, die ihm unendlich viel, und denen er nichts zu danken hatte; auch braucht er die Equipage des Cardinals eben ſo frey, als ſeine eigene. Er giebt vor, daſ er Gotteſlaugner riechen konne, und laſs er durch ihre Ausdünſtungen in epileptiſche Zückungen verſetzt werde, in welche heilige Krankeit er, wie ein achter Jongleur fallen kann, wann er will;

se vante plus en public de sa puissance sur les esprits, ni d'autres arts magiques; mais je sais avec certitude qu'il évoque encore actuellement des esprits, & qu'il prétend pouvoir guérir des maladies par leurs secours & leur apparition : je sais aussi qu'il ne connoît pas plus que tout autre charlatan la nature du corps humain, celle de ses maladies, non plus que les remedes usités. Toute sa science dans l'art de guérir, ainsi que celle des plus fameux charlatans, & faiseurs de miracles, soit anciens, soit modernes, se borne uniquement, ou pour la plus grande partie, aux maladies des nerfs. Ce qui contribue le plus à ces sortes de guérisons est chez les uns la diete, chez les autres des remedes violens, & chez la plus grande partie, la foi aux préparatifs pompeux & aux dons miraculeux du docteur ».

Oeffentlich rühmt er sich nicht mehr der Herrschafft über Geister, und anderer magischen Künste, allein ich weiss es eben so gewiss, dass er noch jet o Geister hervorrufen, und durch ihre Hülfe und Erscheinungen, Krankheiten heilen zu konnen vorgiebt als ich es weiss, dass er von der Natur des Menschlichen Korpers, von der Natur seiner Krankeiten und dem Gebrauche aller gewohnlichen Heilmittel nich mehr, wie jeder Charlatan, versteht Seine ganze Heilungskunst ist, wie die aller berüchtigten Magier und Wunderthater alter und neuer Zeit, nur allein, oder doch hauptsachlich auf Nervenkrankheiten eingeschrankt, bey denen durch die Diat, durch einige heroische Arzeneyen, am meisten aber durch den starken glauben an die Wundergaben und die magisch-feierlichen Zurüstungen des Arztes unglaubich viel augerichtet werden kann.

« Selon le récit des perſonnes dignes de foi, par leſquelles il a été long-temps obſervé, le Comte de Caglioſtro eſt indocile, emporté contre toute repréſentation, verſatile, & homme de peu de ſens. La meilleure idée qu'il ait peut-être eue de ſa vie, a été ſans contredit de ſe rendre inacceſſible & de perſévérer dans cette retraite prudente qui lui a ſervi de boulevard & ſans laquelle il auroit ſurement déja été attrapé & démaſqué. On crut à tort, pendant quelque temps, qu'il partageoit avec ſon Aphoticaire le bénéfice des remedes qu'il preſcrivoit à ſes malades. Sitôt que Caglioſtro apprit qu'on avoit de tels ſoupçons, il changea d'Apothicaire, & força celui qu'il choiſit (je tiens ce fait de pluſieurs perſonnes) à vendre les remedes à un prix ſi bas qu'il n'y pût trouver qu'un petit bénéfice. Lui-même ne prend rien pour ſes peines, ni paiement, ni préſent, & ſi on lui en

---

Nach den glaubwürgdiſten Erzahlungen von perſonen, die ihn lange beobachtet haben, iſt er ein über alle vorſtellungen heftiger, unbeſonnener und unbeſtandiger Mann, und der glücklichſte Einfall alſo, den er vieilleicht in ſeinem Leben gehabt hat, War unſtreitig dieſer, daſs er ſich gleichſam unſuganglich machte, und die hartnackigſte Zurückhaltung als ein Bollwerk um ſich er zog, ohne welche Vorſicht er gewiſs ſchon lange ertappt oder ausgeholt worden ware. Darinn that man ihm eine Zeitlang Unrecht, daſs man glaubte: er theile mit ſeinem Apotheker die Vortheile des Vergaufs der Arzneyen, die er ſeinen patienten verſchriebe. So bald Caglioſtro horte, daſs man dergleichen Argwohn hege, anderte er ſogleich ſeinen Apothe'er, und nothigte ihn [ſo habe ich wenigſtens von mehrern gehort] die Arz-

offre quelqu'un qui ſoit de nature à ne pouvoir être refuſé ſans offenſe, il fait auſſitôt un contre-préſent en échange, qui vaut autant & plus que celui qu'il a reçu. Non ſeulement il ne reçoit rien de ſes malades: mais il les loge chez lui & leur donne ſa table des mois entiers, ſans la moindre retribution. Outre cette oſtentation de déſintéreſſement, M. de Caglioſtro fait encore une grande dépenſe; il joue gros jeu & perd preſque toujours contre les dames. On peut compter, ſans exagérer, qu'il répand 20000 livres par année. La plus grande ſingularité de la dépenſe de cet homme, c'eſt que perſonne n'en ſait la ſource, & ne connoît les mains par leſquelles il reçoit continuellement tant d'argent ; il n'a jamais touché de fortes ſommes

---

neyen ſo wohlfeil zu verkaufen, daſs er nur wenig dabey gewinnen kann. Er ſelbſt nimmt für ſeine Bemühung weder Bezalung, noch Geſchenke, und wenn die leztern von der Art ſind, daſs er ſie ohne Beleidigung nicht auschlagen kann, ſo match er ſogleich Gegengeſchenke, die eben ſo viel oder noch mehr werth ſind, als die, welche er empfangen hat. Ja er nimmt von ſeinen patienten nicht allein nichts, ſondern nimmt ſie oft monate lang in ſein haus und an ſeine Tafel auf, ohne ſich die gerinſte Vergeltung aufdringen zu laſſen. Bey dieſer, wie Sie leicht denken konnen, ſehr in die Augen fallenden Uneigennützigkeit macht er einen betrachtlichen Aufwand, ſpielt hohe Spiele, verliert faſt beſtanding an Damen, ſo daſs er nach dem maſſigſten Anſchlage wenigſtens 20000 liv. jahrlich verzehren muſs. Daſs ſeltſamſte bey dem groſſen Aufwande dieſes Mannes iſt der Umſtand, daſs kein Menſch weder die Quellen weiſs, aus welchen, noch die Hande durch welche er beſtanding ſo viel Geld erhalt. Er hat niemals betratli-

par la poste ; aucun banquier ne lui a fait de paiemens, aucun joaillier ne lui a acheté de diamans ; quelqu'un m'a assuré qu'il avoit eu, en Saxe, de très-grands trésors, tant en argent comptant qu'en bijoux ».

« Ce mystere, dont Cagliostro couvre à dessein l'origine de ses revenus & de sa dépense, a plus donné lieu aux préjugés merveilleux que l'on s'est formé sur lui, que son désintéressement & ses guérisons. On croit que c'est un homme divin, un homme extraordinaire, qui a approfondi les mysteres les plus secrets de la nature & lui a dérobé celui de faire de l'or. Cependant, à mon avis, on ne pouvoit conclure autre chose de sa façon mystérieuse d'agir, sinon qu'il est vraisemblablement en relation avec une société de personnes qui,

---

che Summen auf der Post bekommen. Kein Wechsler hat ihm je Geld ausgezahlt und kein . uvvelirer hat Edelgesteine von ihm eingekauft, wievvohl mich jemand versichert hat, daſs er in Sachsen grosse Schatze, sowohl an baarem Gelde, als an Kleinodien bey sich gehabt hatte. Diese Dunkelheit, Welche Cagliostro vorsatzlich über die Quellen seiner Einkunfte und seines Aufvvandes verbreitet, hat noch mehr, als seine Uneigennützigkeit und angeblichen Wunderkuren; das Vorurtheil befordert, dass er ein gottlicher ausserordenlicher mann seyn müsse, der die Natur in ihren geheimsten Wirkungen belauert, und ihr unter andern Geheimnissen auch das Goldmachen abgestohlen habe, Meiner Meynung nach hatte man aus dem geheimnissvollen Wesen des Grafen weiter nichts schliessen sollen, als dass er vermuthlich mit einer Geselischaft von Menschen in Verbindung stehe, die durch ihn gevvisse ihnen sehr wichtige Zvvecke beforden wollern, und de

par ſon moyen, veulent parvenir à un but très intéreſſant pour elles. Il doit leur être très-facile de ſoutenir non ſeulement la dépenſe de leur émiſſaire, mais encore de lui faire paſſer des ſommes conſidérables, ſans que perſonne s'en apperçoive. Car, enfin, Caglioſtro auroit la ſcience de faire de l'or, qu'il faudroit au moins ſuppoſer, pour expliquer ſa fortune, que quelqu'un eut vu, ou acheté de ſes maſſes, ou lingots ».

« C'eſt avec un mélange de douleur & de regrets pour notre ſiecle, que j'écris ceci, d'autant plus, que cet homme a non-ſeulement trompé des perſonnes de haut rang qui, de tout temps, ont été les plus crédules pour ces ſortes d'impoſteurs; mais auſſi des Savans, & même des Médecins & des Curieux de la nature, chez leſquels il a été admis. Si nous autres Allemands nous étions

---

nen es ein leichtes iſt, nicht nur den Aufvvand des dieners ihrer Abſichten zu beſtreiten, ſondern ihm auch groſſe Summen zukommen zu laſſen, ohne daſſ irgend ein anderer Menſch etvvas davon erfahren konne. Wenn Caglioſtro auch die Kunſt Gold zu machen verſtünde, ſo müſſte man doch wenigſtens annehmen, daſs jemand die von ihm vervvandelten Goldmaſſen oder Goldſtangen geſehen, oder gehauft hatte.

Mit einer Miſchung von Wehmuth und Unvvillen gegen unſer Zeitalter ſchreibe ich es nieder, daſſ dieſer mann nichr nur unter manchen groſſen, die von jeher von ſolchen menſchen am leichteſten berückt worden ſind, ſondern auch bey manchen Gelehrten und ſelbſt Aerzten und naturforſchern Eingang gefunden hat. Wenn wir Deutſchen ſo verdorben waren, als die Romer und Griechen im erſten und zvveyten Jahrhundert; ſo wollte ich ſo gevviſs, als irgend ein Prophet je gevveiſſaget

auſſi corrompus que les Grecs & les Romains du premier & du ſecond ſiecle de notre Ere, je prophétiſerois, comme un Prophete quelconque, le retour d'une philoſophie platonicienne, amalgamée de barbarie. (1) »

On n'entendroit pas en France l'avant dernier paragraphe de M. Meiners, & peut-être auſſi manquerois-je au devoir d'obſervateur impartial, ſi je n'expliquois pas ſon apparente obſcurité. M. Meiners y fait alluſion & ſemble adhérer à une opinion que j'ai trouvée très-répandue parmi les ſavans & plus encore parmi les ſages d'Allemagne ; à ſavoir que les Jéſuites ourdiſſent des trames ſecretes dans les pays proteſtants, ou pour y raſſaſier leur ſoif de proſélitiſme, ou pour s'y ménager une influence qui répare leurs malheurs, & rétabliſſe avec éclat leur ſociété plutôt diſperſée qu'anéantie. On ſoutient qu'ils ſtipendient pour cet objet un grand nombre d'émiſſaires dont

---

hat, die Rückehr derNeuplatonischen Philoſophie und der damit verbundenen Barbarey verkündigen. *Meiners Briefe über die Schweiz. 2der Th. p.*

(1) Je corrigeois cette feuille, lorſque je ſuis parvenu enfin à me procurer l'original de M. William Coxe. Il eſt parfaitement conforme à la traduction françoiſe & à la traduction Allemande, de ſorte qu'il devient beaucoup plus que probable que le paſſage attribué à M. William Coxe par M. de Caglioſtro eſt entièrement ſuppoſé. Il eſt poſſible, que ſi M. de Carbonnieres a reellement fait une autre traduction des lettres ſur la Suiſſe, ou s'il a donné au public celle du voyage de M. Coxe en Pologne & Ruſſie, il y ait interpolé ce morceau. Mais aſſurément M. Coxe n'a pas écrit ans l'ouvrage cité ce que l'on aſſure y avoir trouvé.

le principal reſſort eſt leur prétendue habileté dans les ſciences occultes, & la curioſité crédule des grands, dont ils ſavent exalter l'imagination, faſciner l'eſprit; capter la confiance. Il paroît que M. Meiners regarde Caglioſtro comme un des principaux organes de cette étrange miſſion.

Je le répete : cette opinion ſur les prétendues machinations jéſuitiques, que tout homme ſenſé, qui n'habite pas les pays ſitués entre le Rhin & le Danube, prendra peut-être pour une viſion abſurde, eſt cependant celle d'un grand nombre d'hommes ſages, modérés, inſtruits, auxquels on ne ſauroit conteſter un caractere très moral & de la vraie philoſophie. Et comme ils ont rencontré, quoiqu'en très petit nombre, quelques contradicteurs qui méritent des égards, (1) il en eſt réſulté un polémique ſingulier & piquant (2) auquel ont pris part d'un bout à l'autre de l'Allemagne des hommes ſenſés, des écrivains eſtimés, de bons citoyens. J'ai peine à croire qu'après avoir lu attentivement leurs écrits, tout homme de ſens ne ſoit

(1) M. Garve par exemple, écrivain très eſtimé & vraiment eſtimable.

(2) J'indiquerai ici quelques unes des principales piéces de ce polémique. Dans la *berlinische Monatsſchrift*, *fevrier* 1784, vous trouverez un article de *catholicus tolerans* réfuté par le prêtre catholique Schorenſtein dans *hiſtoriſches porte-feuille* 9bre. 1784 -- replique *Monatschrift*, janvier 1785. No 5 -- même mois de janvier No. 7. *ſur le proſélitiſme actuel.* Avril 1785. No. 4. refutation, juillet 1785. ibid. article de M. Garve ſur les craintes des proteſtans rélativement

pas obligé de convenir, que le nombre des viſionnaires & des ſuperſtitieux augmente plutôt qu'il ne diminue, & que le fanatisme & l'intolérance ne dorment jamais. Vérité trop négligée, trop méconnue peut-être, depuis qu'on nous a prodigué juſqu'à la ſatiété tant de plaiſanteries bonnes ou mauvaiſes, tant d'écrits eſtimables ou mépriſables ſur l'abus des opinions religieuſes, & les conſéquences du proſélitiſme. On écrit pour les philoſophes ; on écrit pour les ſavans ; on écrit pour les beaux eſprits ; on n'écrit ni pour les grands, ni pour le peuple ; cependant les philoſophes ſavent à quoi s'en tenir ; les ſavans aiment mieux être doctes qu'inſtruits ; & les beaux eſprits veulent plutôt briller qu'apprendre, & ſurtout qu'être utiles. Ce ſont les grands, c'eſt le peuple, auxquels il faudroit enſeigner ; mais les livres élémentaires n'exiſtent pas ; ou, pour la plûpart, ils ſont des écrits très mépriſables ; & quand les academies, quand les gens de lettres montrent quelque inſtruction, on vante les lumieres d'une nation, qui cependant étouffe, ou ſe débat inutilement dans ſes langes au bruit des contes dont la bercent ſes nourrices.

au proſélitisme des Catholiques No. 5. ibid réfutation par M. Bieſter. Août No. 2 lettre aux Roſe-croix proteſtans (cet article eſt de premiere importance — Xbre. No. 2 autre article de M. Garve & réponſe de M. Bieſter No. 3. continuée dans le mois de janvier 1786. Enfin une très ample réfutation de M. Garve s'imprime actuellement comme un appendix aux voyages de M. Nicolai.

Quoi qu'il en ſoit, l'opinion de M. Meiners peut ſans doute le rendre ſuſpect de quelque prévention rélativement au Comte de Caglioſtro. Cependant elle me paroit mériter quelque examen, lorſque je réfléchis aux liaiſons du myſtérieux adepte avec M. Lavater ; car ce fameux docteur évangelique de Zurich, intime ami de M. Sarraſin, banquier de Basle, que le Comte de Caglioſtro indique comme une des ſources ſecretes de ſes richeſſes, n'eſt guere moins prôné dans l'Allemagne catholique ſoumiſe au deſpotiſme ſpirituel des peres de la ſociété de Jeſus, qu'influant & révéré parmi les Proteſtans aſcétiques, dont il eſt l'oracle & la lumiere.

Ce Lavater, doué ſous les glaces du nord des plus bouillantes extaſes du midi, compoſé bizarre, d'inſtruction & d'ignorance, de ſuperſtition & d'impiété, d'eſprit & de démence ; dévot & magicien ; galant & rigoriſte ; voluptueux & myſtique, intrigant & ſtudieux, ce Lavater auteur à 36 ans de 80 volumes, (1) eſt peut-être un des plus ſinguliers perſonnages de ce Siecle. On connoit en Europe les quatre Tomes énormes de poëſie en proſe qu'il a donnés ſur l'art phyſiognomical, & dans leſquels ſe montrent quelques tours de génie ; mais

(1) J'en ai pris le compte dans *l'Allemagne ſavante* (*das gelehrte Deutſchland* &c.) de M. Neuſel ; & comme cet ouvrage a été imprimé en 1783 ; je ne doute pas que depuis deux ou trois ans M. Lavater n'ait fort augmenté cette liſte de 80 volumes.

c'eſt par les cinq volumes in-4o. que Lavater a produits ſur la vie de Ponce Pilate, qu'il a obtenu la vénération profonde & preſque l'adoration des amateurs de la myſticité & du galimathias apocalyptique.

PONCE PILATE; *ou l'homme ſous toutes les formes ; ou la hauteur & la profondeur de l'humanité ; ou la Bible en petit & l'homme en grand ; ou l'ECCE Homo univerſel ; ou Tout en un.*

Tel eſt le titre du plus conſidérable, mais non pas du plus extravagant des ouvrages de Lavater; & voilà l'homme qui fait naître dans une bonne partie de l'Allemagne, & chez quelques uns des plus grands, du moins par leurs dignités, un enthouſiaſme qui reſſemble infiniment à un culte. Tant eſt prodigieuſe la puiſſance d'une imagination exaltée ? Tant une folie brillante, une démence un peu compoſée, quand elle s'aſſocie à la ſuperſtition, & s'exerce ſur des objets que l'imagination ſeule peut ſaiſir, fera toujours aux yeux du peuple de tous les rangs, d'un inſenſé dont Boerhaave combattroit la fievre nervale, un homme ſurnaturel, un homme divin !

Il m'a paru qu'en général on ne révoquoit pas en doute la bonne foi de Lavater ; &, en effet, rarement l'éloquence & les opinons d'un homme

(1) Pontius Pilatus; oder der Menſch in allen Geſtalten; oder Hohe und Tiefe der Menſchheit, oder die Bibel Kleinen, und der Menſch im Groſſen oder ein Unverſal *Ecce Homo* oder alles in Einem 1782

qui n'a pas commencé par fe tromper lui-même ont longtems & beaucoup trompé les autres. Le premier des orateurs & des fophiftes, c'eft une forte perfuafion ; & M. Lavater auquel peu des hommes & pas une feule des femmes qui l'ont vu n'ont échappé, (1) doit être de bonne foi. Ce n'eft pas que fon extrême vanité, jointe à l'ambition de devenir chef de Secte qui le pénétre & le dévore, ne le pouffent à des manœuvres auffi peu exemptes de reproche aux yeux de la morale qu'à ceux de

(1) Je trouve ces lignes enthoufiaftes dans l'ouvrage eftimable d'un homme de beaucoup d'efprit & d'un très-bon efprit ; mais dont l'âge & l'extrême fenfibilité donnent prife aux illufions. » J'ai vu fans émotion plufieurs hommes célebres, je n'ai point trouvé dans leur commerce l'efpece d'enchantement que leur nom feul infpire ; Lavater feul a furpaffé mon attente. Il n'exifte point d'homme peut-être, dont l'imagination foit auffi brûlante & la fenfibilité auffi profonde ; il entraîne, il fubjugue ; fon langage eft d'une naïveté populaire, & cependant d'une éloquence à laquelle il eft impoffible de réfifter. Ses manieres font négligées, mais une forte de grace qui réfide moins dans l'arrangement des formes que dans leur fimplicité & dans l'àpropos du gefte les rend tout-à-fait féduifantes, fa figure n'eft pas réguliere, mais elle femble cacher quelque chofe de plus grand & de plus beau, on voit fon ame à travers le voile fon regard eft d'une vivacité & d'une franchife qui infpirent à la fois la crainte & la confiance. Je l'ai vu dans l'intérieur de fa maifon, au milieu de fes affaires, comme dans fes délaffemens, partout je l'ai trouvé fimple, grand, intéreffant. On a beau critiquer fon fyftême & fon ouvrage, les doutes ceffent quand on l'entend, l'on ne peut être fon ami, fans devenir fon difciple. » (Note de M. Ramond dans fa Traduction des Lettres de M. Coxe.)

la raifon. Mais l'intrigue n'exclut pas chez lui la fincérité. Il croit profondément aux rêveries, aux fables même les plus bizarres, dont il eft l'infatigable prédicant.

Au nombre de fes opinions les plus extraordinaires, on peut compter celles ci, qui ne font point étrangeres à mon fujet.

Le principe fondamental de M. Lavater, bafe inébranlable de toute fa théorie, c'eft la ferme croyance que tout vrai chrétien doit faire & fait des miracles. Auffi, felon lui, des miracles fe font-ils exécutés & s'exécutent-ils dans une fuite non interrompue, depuis le temps des Apôtres jufqu'à nos jours. Mais ils fe cachent modeftement dans une obfcurité profonde, d'où M. Lavater cherche à les tirer, & rien ne peut l'arrêter dans cette noble entreprife.

En vain, on allegue, contre fon opinion, l'autorité des plus refpectables Peres de l'Eglife --- de Saint-Chryfoftome qui dit : que St. Paul avoit fait, avec fon mouchoir, « plus de miracles que » tous les Chrétiens de fon temps avec dix mille » prieres & dix mille larmes » (1) --- de St. Auguftin qui, dès le 4e. fiecle de notre Ere, écrivoit : « quand le monde n'avoit pas encore la foi, les miracles étoient néceffaires; mais quiconque en nos jours demanderoit des miracles, pour avoir la foi, feroit lui-même le plus grand des miracles. » (2) --- Envain à ces grandes au-

(1) De facerdot. L. IV,

(2) De civ. Dei, lib. XXII. c. 8.

torités, on ajoute celle des Docteurs les plus eſtimés de toutes les communions, tels que Sarpi, (1) Luther, Melancthon .... L'intrépide Lavater, ſeul contre tous, & trop puiſſant en imagination pour laiſſer le moindre empire au bon ſens, répond à ſes adverſaires, & ſur-tout aux Auteurs de la bibliotheque univerſelle allemande (2) de Berlin qui ont traité avec profondeur cette matiere des miracles, en les nommant, *des calomniateurs*, *de faux chrétiens*, *des philoſophes*, *des Déiſtes*, *ou des Théiſtes.* Car tout cela ſe confond dans ce cerveau brûlant, ou tant de parties ſont déja brulées; & c'eſt ainſi qu'il maintient, contre les démonſtrations de ſes adverſaires, qu'en dépit d'eux, de leurs ſciences & de ſes propres bévues, il entend le ſens littéral de l'Evangile grec; que lui ſeul ſaiſit l'eſprit des ſaintes écritures, que tout homme qui ne poſſede pas le don des miracles n'eſt pas un vrai chrétien, & n'eſt pas par conſéquent ſûr d'être ſauvé. Oui, s'écrie-t-il, « toute priere d'un vrai chrétien, quelle qu'elle ſoit, doit-être, & eſt infailliblement exaucée: rien de ſi facile donc pour ce vrai chrétien que de changer à ſon gré le cours naturel des choſes & l'ordre de l'univers, ſoit phyſique, ſoit moral. » (3)

(1) Nos Deum humanis affectibus precamur, ille verò nos ſecundum divinas rationes exaudit.

(2) Principallement dans le vol. 30, part. 2.

(3) paſſim.

Il faut convenir, diront ici quelques francs penseurs, qu'à cet égard la logique de M. Lavater n'est pas très-mauvaise. Puisque le don des miracles est promis à tout chrétien dont la foi n'excede pas la grosseur d'un grain de moutarde, on doit en conclure, ou qu'il se fait des miracles, ou que depuis la mort du dernier des Apôtres, dont les miracles sont évidemment prouvés, il n'a pas existé un seul vrai chrétien, ce qui rendroit l'apparition du fils de Dieu un peu inutile.

Quoiqu'il en soit, M. Lavater a déja essayé plusieurs fois de faire des miracles; mais bien qu'intimement sûr d'avoir banni de son sein toute damnable semence de ce scepticisme philosophique qui s'oppose si opiniatrement aux miracles il a toujours fait la triste expérience que sa foi n'égale pas la grosseur d'un grain de moutarde, & les Alpes Rhétiennes démontrent, d'une maniere satisfaisante, que M. Lavater ne fait pas encore transporter les montagnes. Selon sa propre théorie, il n'est donc, ainsi que nous tous, hélas! qu'un chrétien de nom; mais on conçoit qu'avec le desir fervent de l'être en effet, & l'invincible croyance que le don des miracles est la qualité distinctive du vrai chrétien, M. Lavater a dû donner la plus grande attention aux prétendus miracles de son temps, & tomber dans tous les pieges que les charlatans & les jongleurs ont tendus à sa crédulité.

Il a paru par exemple assez récemment en Baviere

viere un ex-jésuite (1) nommé Gasfner qui chassoit avec une merveilleuse dextérité les diables logés dans les hommes, & qui s'étoit rendu tellement célébre dans toute l'Allemagne Catholique qu'on lui comptoit un million d'adhérens. M. Lavater a reconnu ce Gasfner pour un faiseur de miracles; il a fait un voyage pour lui porter ses hommages, et l'on ne sauroit s'exagérer le zèle du bouillant Zurichois à proclamer l'authenticité des prodiges de ce vrai chrétien.

M. Lavater n'a pas défendu avec moins de ferveur un Schroepfer (2) fameux dans la science d'évoquer les morts qu'il arrachoit également du ciel & des enfers, & qui finit par se tuer lui-même, tout vrai chétien qu'il étoit. Je ne sais si c'est au comte de Cagliostro que Schrœpfer a légué l'art des évoquations, qui n'est assurément pas sans intérêt, ni même très difficile, tel dumoins que le pratique ce Cabaliste peu rusé.

M. Lavater ne croit pas moins fermement aux miracles d'une paysanne du voisinage de Zurich pour laquelle ses adhérens ont bâti une petite maison qu'on nomme encore aujourd'hui *miraculatorium*;

---

(1) 1775 à Ratisbonne &c. &c.

(2) Caffetier de Leipsic qui avoit fait banqueroute & se donnoit dans sa patrie même, témoin de sa naissance, de sa profession & de sa faillite, pour un Colonel au service de France. Il avoit obtenu un tel crédit que le ministre de France à Dresde ne put obtenir de réprimer cette impudence. Schropfer s'est tué en 1775; mais ses adhérens attendent son retour : il étoit même indiqué pour un certain jour, sur une certaine Place à Leipsic; & toute la Ville s'y rendit, mais Schropfer n'a pas été fidelle au rendez-vous.

à ceux d'une servante du canton de Lucerne à laquelle il attribue une espéce d'omniscience (je me sers de son expression) ; à ceux d'une Prophétesse de Biel qui lui a montré dans une caraffe d'eau non seulement le conclave & tout le sacré collége, mais encore le grand Seigneur, son divan & son sérail.... (les bons yeux qu'a ce M. Lavater !) ; à ceux d'un nommé St. Martin paysan d'un village appellé Schierbach, dont le prodige le plus signalé est la guérison d'une vache par son ombre. Il est à remarquer que comme ce Saint Martin opére ses miracles surtout en dormant, le bon pasteur Lavater a souvent couché dans le même lit avec lui pour l'observer de plus près (1), & sans doute Lavater a des extases, tandis que Saint Martin a des songes. Je ne sais au reste s'il y auroit dans cette intimité quelque analogie avec cet autre principe de la théorie Lavaterienne : que le but de toute révélation est de s'unir avec Dieu d'une maniere sensuelle, comme on le peut avec un homme visible. (2)

(1) On trouvera les détails de tous ces faits dans une brochure publiée à Berlin chez Decker en 1775, par le professeur Hottinger, savant Zurichois générallement estimé. Jamais ni M. Lavater ni ses adhérens n'ont essayé de le démentir nettement.

(1) Eine eigentliche moralish sinnliche Unterhaltung mit der Gotheist ist das Eigenthümliche der Religion, und die Absicht Gottes bey allen seinen Offenbarungen. Gott mufs den Menschen bey dieser Vereinigung so erkennbar, so spurbar, so geniesbar seyn, als es immer ein sichtbarer Mensch seyn kann. Lavaters vermischte Schriften. Band I.

Après des faits d'une telle nature, il eſt peut-être aſſezinutile de dire que M. Lavater à chaque page de ſes livres ſe déclare contre la raiſon. Il aſſure que Dieu punira la raiſon par la raiſon même; .... belle entithèſe à peu-près ſemblable à celle du fameux Feliciano de Sylva qui réjouiſſoit tant Donquichotte. La raiſon de la déraiſon affoiblit tellement ma raiſon que je me plains avec raiſon de votre beauté. Mais ce qui n'eſt pas auſſi plaiſant c'eſt ce foudroyant axiome de M. Lavater, il n'y a nulle différence entre un Athée & celui qui n'eſt pas vrai chétien. S'il n'y a de vrais chrétiens que ceux qui font des miracles, & que les miracles ſoient très rares comme Lavater lui-même ne ſauroit le nier, quelle effroyable quantité d'Athées ne faut il donc pas ſuppoſer? & ce qui n'eſt pas moins ſérieux, quel chemin plus direct vers l'intolérance, que le terrible principe de M. Lavater?

M. Lavater enfin s'eſt déclaré le diſciple & l'apôtre de ce Mesmer que les Allemands nous reprochent, comme ſi nous ne le tenions pas d'eux! comme s'ils ne ſe rappelloient plus de leur Docteur de la lune qui guériſſoit toutes les maladies par l'influence de cet aſtre! (1) comme ſi

(1) Le docteur de la lune eſt un fabriquant de bas de laine, nommé Weiſleder, qui, dans les années 1780 & 1781, guériſſoit, à Berlin, toutes ſortes de maux oſtenſibles, comme fractures, &c. en les préſentant aux rayons de la lune & murmurant des prieres. Il fut ſi couru, que, pendant les trois jours de la nouvelle lune de chaque mois (car c'eſt à ce temps qu'il bornoit ſes

depuis Albert le grand & Paracelse jusqu'à Swedenborg, les plus célébres professeurs des sciénces occultes n'étoient pas des produits du nord! comme

---

prodiges) il recevoit à-peu-près mille personnes par jour, depuis quatre heures après midi jusqu'à minuit. Les hommes & les femmes du premier rang ne dédaignoient pas de se trouver dans ces assemblées. Weisleder n'acceptoit pas d'argent, mais sa femme qui possédoit aussi son secret, & qui guérissoit les dames, n'en refusoit pas, & même, à la fin, on ne pouvoit pénétrer chez le docteur, qu'avec un billet qui contint au moins deux gros, ou environ six sous de France.

Le College supérieur de Médecine de Berlin, chargea le docteur de la Ville, M. Pyl, Médecin très-estimé, de faire des recherches sur les personnes qui prétendoient avoir été guéries par la lune. Son rapport se trouve Berlin. Monatsschrift Avril 1783. p. 359 & suiv.; & le résultat en est, comme on peut bien croire, que plusieurs des personnes qui se sont imaginées que leurs fractures avoient été guéries par la lune, & qui les ont négligées dans cette persuasion, sont mortes des suites de leur crédulité; que ceux que M. Pyl a trouvé bien portans n'avoient jamais eu de vrais maux, & que leur imagination seule avoit été guérie. La Police a eu la sagesse de ne rien faire pour empêcher les essais & les succès du Docteur de la lune. Elle plaça seulement des sentinelles à la porte de sa maison pour prévenir le désordre. Aussi Weisleder, qui probablement vit encore, est oublié tout à fait. Le Docteur Hertz, Médecin, Juif, habile observateur, & très-philosophe; (car l'équitable tolérance, & les soins du respectable Mendelssohn ont fait de la Colonie Juive de Berlin une Colonie distinguée, dont l'exemple démontre assez que les Juifs seront par-tout des hommes, quand les Souverains voudront les traiter en hommes & leur permettre d'être des hommes); le Docteur Hertz a assisté aux opérations du Docteur de la lune, dont il rend un compte fort intéressant dans le même N°. de la Monatsschrift p. 368 jusqu'à 385.

ſi dans tous les pays du monde les mêmes folies n'avoient pas eu de la vogue, & toujours en proportion de leur abſurdité !

Non ſeulement M. Lavater a étudié, non ſeulement il a pratiqué l'art de magnétiſer ; mais il s'eſt déclaré ouvertement pour toutes les nuances & tous les progrès du magnétiſme qu'il appelle une indubitable force ſecréte de la nature par laquelle on peut agir avec le même ſuccés ſur les choſes matérielles & immatérielles des deux mondes. (1). Dès l'apparition du ſomnambuliſme, par exemple, M. Lavater a déſorganiſé ſa femme (je me ſers du mot des magnétiſeurs François ſans prétendre aſſurement à l'expliquer ;) & comme ſa lettre ſur cette opération mémorable m'a paru tout-a-fait propre à faire connoître le grand Magicien de Zurich, je la rapporterai toute entiere littéralement traduite, d'après celle que M. Lavater lui même a fait circuler en Europe par une multitude de copies.

Lettre de M. le Diacre Lavater au Médecin de la cour d'Hannovre, Marcard. Zurich 10 Septembre 1785. le matin à 10 heures.

---

(1) Der Magnetiſmus iſt eine ungezvveifelte geheime Kraft der Natur, durch die man mit gleichem Erfolg auf beyde Welten, die materielle und immaterielle Wirken kann.

(2) *Schreiben des Herrn Diaconus Lavater, an Herrn Hofmedicus Mareard.*
Zurich, den 10. Sept. 1785. Morg. um 10 Uhr.

« Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, il faut que je vous appelle une fois cher, cher Marcard. Je dicte une lettre pour vous, en partie à cause de ma situation présente, & en partie parceque dans la bouche de deux témoins se trouve la vérité. Le docteur Neufville de Francfort écrit cette lettre & peut vous certifier ainsi que le docteur Holze qui a été expressément appellé en cette Ville, que ma femme que j'ai magnétisée est parvenue au fameux état de somnambulisme; qu'en cet état elle a dicté soit spontanément, soit en répondant aux questions qui lui ont été faites pour éclaircir son état la méthode qui pouvoit opérer sa guérison. --- Je dois, disoit-elle, la magnétiser une demie-heure matin & soir, pendant dix jours, à commencer depuis le dimanche 3 Septembre. Le mardi, on doit placer quatre ou cinq sang-sues derriere ses oreilles; le Jeudi de même, & l'on doit lui administrer tel & tel la-

---

Sie mogen nun vollen oder nicht, Sie müssen nun einmal *lieb* heissen; lieber Marcard! ich diktire einen Brief an Sie, theils um meiner gegenvvartigen situation vvillen; theils vveil in zvveener Zeugen munde eine Sache besteht. Dr. de Neufville von Francfurt schreibet diesen Brief und kann, nebst dem exprefs in die Stadt berufnen Dr. Holze, Ihnen bezeugen.

Dafs meine von mir magnetisirte frau in den famosen Zustand des Schlafredens gekommen ist, dafs sie in demselben die methode ihrer Heilung theils auf bestimmte Fragen dafs nothige zur Erlauterung geauntvvortet. Zehn Tage, sagte sie, soll ich sie Morgens und Abends, vom Sonntag den 3 Sept. an. eine halbe Stunde magnetisiren; am Dienstag soll man ihr 4 bis 5 Blutsauger hinter den

vement. -- Le vendredi, elle doit prendre un thé d'herbes. Si ceci ne ſuffit pas, il faudra qu'elle prenne encore une poudre de thé (qu'elle & nous connoiſſons), mais, abſolument, pas autre choſe. -- Quinze jours après ſes premieres menſtrues elle doit être ſaignée, & magnétiſée, deux fois par ſemaine, mardi & vendredi; ſouvent baignée juſqu'au cou dans de l'eau preſque froide; les cheveux de la partie ſupérieure de ſa tête doivent être coupés, & il faut qu'elle ſe lave tous les jours, avant de ſe coucher, dans de l'eau preſque froide, la tête, le dos & le ventre. Pendant quinze jours, à commencer mardi prochain 13, il faut qu'elle boive tous les jours quatre verres d'eau de Schwalbach avec du lait; elle doit manger plus de légumes que de viande; ſon eau doit être magnétiſée, & un verre de bon vin vieux lui ſera très-ſalutaire à

Ohren anſetzen: am Donnerſtag ihr ein ſolches und ſolches Kliſtier geben; am Freytag müſſe ſie einen Krauterthee nehmen: vvenn dieſes nicht hinlanglich ſey, ſo muſſe ſie noch ein (ihr und uns bekantes) Theepulver gebrauchen: -- aber beileibe nichts anders. vierzehn Tage nach ihrer erſten Reinigung müſſe ſie zur Ader laſſen; alle vvoche 2mal. Dienſtag und Freytag, magnetiſirt vverden oft bis an den Hals hinauf baden in beinahe kaltem vvaſſer, das Haar auf dem Kopfe müſſe ſich taglich vor schlafengehen mit kaltem vvaſſer Kopf. Rüchen und Bauch vvaſchen. Vierzehn Tage lang, vom künftigen Dienſtag (den 13ten) an müſſe ſie Schvvalbacher vvaſſer mit milch taglich 4Glaſer voll trinken. Sie müſſe vvenig Fleiſch und mehr Gemüſe eſſen, das vvaſſer müſſe ihr magnetiſirt vverden; und über dem Mittagſeſen vverde ihr ein Spitzglaschen alten guten vveins, aber er müſſe nicht süſs ſeyn, vvhol bekommen; taglich müſſe ſie beim

dîner, mais il ne faut pas qu'il soit doux : à déjeuner, il lui faut, tous les jours, ainsi que le soir, deux cuillerées à thé de lait sucré : tout cela favorisera le rétablissement de sa santé. Jamais elle ne sera parfaitemement exempte de mal-être ; mais elle se trouvera, dumoins, dans un état dont elle aura tout lieu d'être contente. En trois semaines, sa santé deviendra fort passable, & cette année elle n'aura plus de maladie considérable. --- Elle répéta tout cela à diverses reprises, devant plusieurs témoins, dans le plus profond sommeil, dont elle a déterminé le temps au juste. Elle savoit qui étoit dans la chambre, & dans l'autre chambre, pourvu, toutes fois, que ce fussent des personnes de sa connoissance. Elle discernoit par le simple attouchement tout ce qu'on lui donnoit à la main ou entre les doigts, en fait d'écritures à elle connues. Etoient-elles d'une main inconnue ? elle le disoit. Etoient-elles en françois ? également. Je lui mis sous les doigts

---

dejeuniren, auch des Abends, 2 Theeloftel voll Milchzucker nehmen : --das alles vverde ihr zur moglichsten Gesundheit belfen. Vollig gesund und beschvverdenlos vverde sie nie vverden ; aber so, dafs sie gar vvol zufrieden sein konne. In 3 vvochen vverde sie ganz gesund aufsgen und dieses Jahr keine Hauptkrankbeit mehr haben. Das alles sagte sie zu vviederholtenmalen vor mehrern Zeugen, in thiefstem Schlafe, dessen Lange sie immer genau bestimmte. Sie vvuste vver im Zimmer und Vorzimmer vvar, vvofern sie nemlich personen sonst gekannt hatte. Sie kannte dur das blosse Gefulh, alle ihr auf die Hand oder zvvischen die Finger gelegte, ihr sonst bekante Handschriften : vvaren sie von einem Unbekannten so sagte sie es ; vvaren sie franzosisch desgleichen. Ich

une

une feuille d'un teſtament grec, *cela*, dit-elle, *n'eſt ni allemand ni latin, ce ſera du grec ou de l'hébreu*; *cela eſt pour toi, non pas pour moi.* --- nous la conſultâmes pour divers autres malades, elle nous donna les conſeils les plus convenables, les plus ſenſés, & tels qu'on auroit pu les attendre d'une perſonne éveillée & très raiſonnable. Le ſuccès décidera de la vérité de ſa divination. --- Elle dit d'une certaine perſonne que le magnétiſme lui procureroit le ſommeil, mais ſans la faculté de parler; ces deux choſes s'accomplirent. Contre la coqueluche des enfans, dit-elle en ces mots, (riez ou ne riez pas:) il faut employer du lait ſucré, & magnétiſer ſur le nombril ».

« Je paſſe, mon cher, maintes autres divinations, avis, conſeils, ſentences, ſentimens, prieres, épanchemens de cœur que nous reçumes d'elle

---

legte ihr unter die Finger ein Blatt des griechiſchen Teſtamens: » das iſt nicht deutſch, nicht latein, es vvird griechiſch oder hébraïſch ſeyn; das iſt fur dich, nicht fur mich. » Für verſchiedene andereKranke, über die vvir ſie konſultirten, gab ſie uns die beſtimmteſten und versnünftigſten Rathe, die nur von einem vvachenden auſſert beſonnenen Menſchen ervvartet vverden konnten, und deren erfolge nun über die Vahreit ihrer Divination entſcheiden vverden. Sie ſagte von einer geviſſen Perſon, ſie vverde die Magnetiſirung in Schlaf, aber nicht zum Sprechen kommen. Beſides elfolgre. Vider den Keichuſten der Kinder ſchlug ſie mit den Vorthen: lachet oder lachet nicht! Milchzucker des Morgens, und Magnetiſirung auf den Nabel, vor.

Ich übergehe, mein Lieber! manche andere Divinationen, Aeuſſerungen, Rathe, Urtheile, Sentimens

dans ſes heures exaltées ; tout a été écrit mot pour mot, & le temps prouvera ou fixera tout ce qui a été noté. Vous pouvez compter ſur la vérité de ce que je vous écrits & de tout ce dont on a tenu régiſtre, comme ſur la parole de Dieu méme. Je n'en alléguerai pas davantage à préſent ; ce qui eſt vrai eſt vrai ; ce qui eſt vrai eſt digne d'être réçu. La philoſophie, l'amour de la vérité ſont un. Je ne dis maintenant plus rien. Des hommes comme Tiſſot, Zimmermann, Marcard, doivent examiner s'il eſt poſſible de ſe méfier du témoignage de Lavater & de trois docteurs ſes témoins ».

« J'ai atteint mon but, ſi ma femme parvient au dégré de ſanté poſſible ; & la deſtination de cette lettre eſt remplie, ſi vous ſentez, au moins pendant un moment, dans l'intérieur de votre ame qu'il exiſte des faits pour leſquels la philoſophie doit mettre le doigt ſur la bouche ».

Gebete, Herzensleerungen, die vvir in dieſem exaltirteen Zuſtande von ihr vernahmen, die alle auſgezeichnet ſind und die Zeit beſtimmen muſs. Alles iſt vvörtlich aufgeſchrieben vvorden ; auf die Vahrheit deſſen, vvas ich Ihnen ſchreibe, und vvas ſonſt verzeichnet vvurde. konnen ſie ſich, vvie auf Gottes wort verlaſſen. Ich mache nun keine vveiture Anvvendung ; vvás iſt, iſt vvahr : vvas vvahr iſt, iſt annehmenſvverth. Philoſophie und Vahrheitsliebe iſt eins. Ich ſage nun nichts mehr ; Manner vie Tiſſot, Zimmermann, Marcard, ſollen unterſuchen ; vvenn es moglich vvare, daſs ſie in das Zeugniſs Lavaters und drei gegenvartiger Aerzte ein Miſstrauen ſetzen,

Mein Zvveck eſt erreicht, vvenn meine Frau den moglichſten Grad der Geſundheit erlangt ; und die Abſicht dieſes Schreibens, vvenn ſie auch nur einem moment im

« Adieu, mon cher Marcard, aimez moi ! mais ne m'aimez pas trop.

Telle eſt l'extravagante lettre de Lavater à laquelle M. Marcard n'a pas dédaigné de faire une longue réponſe ; & il faut bien le lui pardonner ; car cette réponſe pleine d'une philoſophie douce & ſage, eſt un chef-d'œuvre de logique, d'eſprit & de raiſon (1) ..... Mais enfin on ne peut trop le répéter : voilà donc l'homme qui croit & fait croire aux opérateurs de miracles, qui les cherche, qui les ſuſcite, qui les recommande, qui les proclame ! .... Et il exerce dans ſa patrie & loin de ſa patrie, dans les villes & dans les campagnes, dans les confreries & dans les cours, un empire que Socrate ni Platon n'exercerent jamais J'ai vu des lettres de lui à des Souverains ſous ce protocole : mon cher ; mon très cher ! j'ai vu ces Souverains lui répondre, l'admirer, lui obéir, ſe rendre ſes tributaires ! J'ai vu ſes partiſans le révérer comme un Dieu ſur la terre ! j'ai vu les autres hommes en ſuſpens ſur l'opinion qu'ils devoient s'en former ! j'ai vu les philoſophes s'effrayer de l'influence, du crédit toujours plus grand qu'il acquéroit, & de ce qui pouvoit en réſulter !

---

innerſten ihrer Seele nun fuhlen, daſs es fakta giebt, vor denen die Weltvveisheit den Finger auf den Mund legen muſs.

Leben Sie vvohl, lieber Marcard ! und lieben mich --- nicht zu viel.

(1) Monatſſchrift, Novembre 1785, où ſe trouve auſſi la lettre de M. Lavater.

Ne croyez donc pas que ce ſoit ſans motif que j'aye obſervé tant d'extravagances. Outre qu'on n'auroit pas droit de m'en faire un reproche au pays qui retentit encore des merveilles du baquet, du zèle des Martiniſtes, des petits ſoupers de Cléopatre, de J. C., de Moliere & de tant d'autres phénomenes de notre ſiecle philoſophique ; ſi comme on n'en ſauroit douter, ces extravagances ont acquis en Allemagne une grande faveur ; ſi Lavater a parmi les citoyens de toutes les claſſes, chez les jeunes femmes comme chez les vieilles dévotes, chez les princes comme chez les artiſans, dans les palais comme dans les ſtaminés, un nombre infini de crédules admirateurs ; ſi ſes lettres circulaires ou paſtorales, ſes fauteurs & ſes diſciples, ſes partiſans & ſes amis, s'efforcent d'infecter tous les rangs, tous les pays, toutes les communions, d'un chriſtianiſme philoſophico-cabaliſtique qui mene droit au fanatiſme, à l'intolérance ; ſi celui qui n'y croit pas eſt à peine ſouffert dans certaines cours d'Allemagne, s'il eſt irrémédiablement regardé comme un Athée très immoral ; ſi les têtes s'échauffent & s'exaltent ; ſi la fermentation eſt telle que déja les Proteſtans & les Catholiques murmurent les uns contre les autres, s'inſultent, s'accuſent, ſe calomnient réciproquement, ces extravagances ne ſont que trop importantes & méritent d'être dévouées dumoins au mépris des amis de la paix & de la vérité..... A Dieu ne plaiſe que l'autorité s'en mêle ; le plus léger grain de perſécution, & Lavater ſeroit bientôt un Dieu,

& ſes adhérans des prophêtes ; mais que les ſages élevent la voix & faſſent briller d'un bout de l'Europe à l'autre, les armes de la raiſon & du ridicule !

Les prétendues liaiſons de M. Lavater avec les Jéſuites m'ont au reſte paru, je l'avoue, beaucoup moins démontrées que ſa démence & ſon fanatiſme démonographique. Je n'ai guerre lu à cet égard que des aſſertions & des conjectures : il eſt cependant un fait récent dont j'ai la preuve, qui certainement eſt digne de remarque, ne fut-ce que par ſa ſingularité, & ſans doute il ajoute quelque poids à l'opinion de M. Meiners.

Un certain pere Sailler Jéſuite d'Ingolſtadt a fait paroître il y a quelque temps un livre de prieres à l'uſage des Catholiques, (1) livre ridiculement aſcétique, imbu & rempli de tous les principes intérieurs & extérieurs de la ſociété de Jéſus, & même des maximes ultramontaines les plus univerſellement proſcrites par les Catholiques raiſonnables. Eh bien ! Lavater dans les lettres circulaires dont il édifie fréquemment ſes adhérans (2) & qui ſe répandent

(1) Vollſtandiges Leſeund Gebetbuch für katholiſche Chriſten von P. Sailer. 1784.

(2) Ces lettres qui le plus ſouvent recommandent tels ou tels hommes, ou tels ou tels livres, paroiſſent avoir pour premiere deſtination, de donner des nouvelles du ſaint homme, qui dans la ferveur de ſa modeſtie, s'eſt ſouvent comparé au fils de Dieu. Sa ſanté, ſes occupations, ſes études, les viſites qu'il fait, celles qu'il reçoit &c. &c, ſont autant d'objets d'importance, dont lui ou ſon ami Pfenninger rendent un compte exact & religieux.

à Drefde, à Vienne, à Mofcow, en Angleterre même, où, à dire vrai, je n'imagine pas quelles aient jamais une grande influence. Lavater miniftre proteftant qui n'a pas craint de traiter fes confreres Semler & Steimbart de bêtes voraces (1) dans un difcours de Synode rendu public ; Lavater recommande cet écrit du bien aimé Sailer, que par dérifion, dit-il, on appelle en Suiffe le Lavater Catholique, comme une œuvre indifpenfablement néceffaire, précieux dépôt de lumiere & de vérité.... » Je veux, s'écrie le Docteur évangélique, je veux le racheter cet admirable livre (de prieres catholiques) à chacun de mes correfpondans (proteftans) pour le double du prix, s'ils fe repentent d'en avoir fait l'acquifition (2).... (Etrange

(1) (*Raubthiere*) Et pourquoi? parceque ces Meffieurs, ainfi que plufieurs autres de leurs confreres, ont foutenu qu'il feroit bon de favoir le grec & l'hébreu pour expliquer les livres écrits en grec & en hébreu, qu'il étoit très édifiant & très-utile d'étudier l'hiftoire, la conftitution morale, politique & religieufe du peuple auquel le grand docteur de la morale la plus fainte s'eft adreffé immédiatement, & dans le langage allegorique auquel ce peuple étoit accoutumé, mais qu'il eft bon auffi de traduire ce langage dans l'idiome du 18. fiécle fi l'on veut le rendre intelligible. M. Lavater n'eft pas de cet avis. Il prétend qu'on doit tout entendre littéralement ; que le don des miracles eft promis aux chrétiens de tous les fiecles &c. &c.

(2) Des liebe Sailer in Ingolftadt, Verfaffer des vortreflichen Gebetbuchs für Katholicken, das ich jedem meiner Correfpondenten um doppelten Preifs wieder abkaufen will, wenn ers gekauft zu haben bereut, wird in der katholifchen Schweitz der katholifche Lavater genannt.

maniere de prouver qu'un livre est bon que d'offrir de le racheter à double prix ! mais c'est la méthode constante de cet homme, & même à peu-près son unique réponse aux critiques dont on l'accable !)....
Il faut en convenir ; ce procédé d'un ministre du St. Evangile qui ne craint pas de vanter publiquement, & de répandre gratuitement avec une profusion très remarquable un livre catholique rempli de mysticités vraiement ultramontaines, ce procédé, dis-je, est assez bizarre (1) pour donner quelque crédit à l'opinion de M. Meiners & de tant d'autres qui attestent les lettres circulaires mêmes du fervent apôtre de Zurich pour preuve de son étroite connexion avec les jésuites Allemands.

---

(1) Un fait de ce genre très-récent & plus singulier encore que je trouve dans le dernier numero de la Monatscrift, celui-ci. Un Ministre protestant à Nürnberg nommé Dreykorn, qui est un des directeurs de la société protestante, pour la conservation de la pureté de la doctrine, vient, de publier un ouvrage sous le titre de : La messe catholique Romaine en Latin & en Allemand avec la Notice de tout les chants, expliqués librement & impartialement, selon le sens évangelique de la premiere Eglise chrétienne. (Die romisch-katholische Messe, latheinisch und deutsch, mit Bemerkung der dabey vorcommenden Ceremonien, nebst den an vielen Orten eingeführten Messlierden, nach dem evangelischen Sinn der ersten christlichen Kirche, unpattheyisch und freymuthig erlautert Nurnberg 1785.)

Là, il recommande à tous les protestans la messe comme un culte très-utile, & il prend la défense des dogmes de l'église catholique que les protestans avoient jusqu'ici le plus unanimement rejettés. Là aussi, il loue avec beau-

Au reſte, ſi l'admiration de M. Lavater pour M. de Caglioſtro que l'on compte au nombre des plus utiles émiſſaires de cette ſociété, n'eſt pas abſolument ſans reſtriction, on ne peut pas dire non plus quelle ſoit ſans enthouſiaſme....« C'eſt un homme, dit-il, --- un homme, comme il y en a peu! --- cependant je ne crois point à cet homme: --- oh s'il étoit ſimple, humble comme un enfant! --- ſi ſeulement il penchoit pour la ſimplicité de l'évangile & pour la dignité de notre Seigneur, qui ſeroit plus grand que lui? --- Caglioſtro raconte ſouvent ce qui n'eſt pas, & promet ſouvent ce qu'il ne tient pas, --- cependant je ne regarde pas ſes opérations comme des fourberies, quoique je ne les regarde pas comme vraiment telles qu'il voudroit le faire croire (1)....

coup d'enthouſiame le Livre de Sailer, &c- &c. Cette nouvelle ſingularité vient encore à l'appui de l'opinion de ceux qui ſuppoſent des liaiſons ſecrettes entre les Jéſuites & cette ſociété proteſtante répandue par toute l'Allemagne & la Suiſſe, qui n'a jamais déclaré quelle eſt la doctrine dont elle veut ſoutenir la pureté .... O mes Amis! Laiſſons à chacun la liberté la plus entière d'opinion & de culte, Mais ne croyons à la tolérance que quand l'égliſe ſera dans l'état un Club, parfaitement ſemblable à tout autre Club!

(1) Caglioſtro, ein mann --- und ein mann, vvie uenig:, --- an den ich aber nicht glaube. O daſs er einfaltig und demutig vvare, vvie ein Kind, daſs er ſinn hatte für die einfalt des Evangeliums und für die hoheit des Herrn. Wervvare groſſer, als er! --- Caglioſtro erzahlt oft, vvas nicht vahr iſt, und verheiſst vas er nicht halt. Doch halte ich ſeine Operationen nicht für Betrug, obgleich lange nicht, für das vvofür er ſie ausgiebt.

Explique

Explique qui voudra comment l'homme qui promet ce qu'il ne tient pas n'eſt point un trompeur!.... explique qui pourra comment des opérations ſur leſquelles en on fait accroire ne ſont pas des tromperies! .... Celui là nous apprendra auſſi ſans doute comment M. de Caglioſtro qui a vu une grande partie de l'Afrique & de l'Aſie a pu faire de Trébizonde, la capitale d'un Empire voiſin ou même une ville voiſine de l'Arabie! (1) .... Comment ce ſavant univerſel, diſciple de l'univerſel Althotas qui connoît la plus grande partie des langues de l'Orient n'a-t-il jamais pu ni dire ni comprendre un mot d'arabe quand le ſavant Suédois M. de Norberg l'aborda dans cette langue à Strasbourg! .... Il nous dira encore quels peuvent être ces miniſtres des différens temples Égyptiens qui introduiſirent Caglioſtro dans des lieux, où le commun des Voyageurs ne pénétra jamais; il expliquera cet inintelligible galimathias, qui ne peut être qu'un pitoyable jargon de franc-

[1] Ces deux verſions ſe trouvent en effet dans les différentes éditions de ſon mémoire. On ſait que Trébizonde eſt ſituée ſur le bord de la mer noire; & la diſtance entre Trébizonde & les parties de la l'Arabie qui s'en rapprochent le plus par l'eſt de la Syrie, eſt d'environ 200 lieues. Encore la haute chaîne du Taurus traverſe-t-elle cette diſtance de l'oueſt à l'eſt; il n'eſt donc entre ces pays aucune communication directe; & quand au royaume de Trébizonde, il n'exiſte probablement ſur le globe que M. de Caglioſtro, qui le connoiſſe.--- (voyez ſur ce ſujet la lettre de M. Mentelle inſérée dans le journal de Paris ſous la date du 5 Mars).

maçonnerie, ou le coupable délire de la plus impudente imposture..... (1).

Pour moi, qui n'ai pas l'imagination si féconde, l'esprit si docile, ni la foi si fervente que M. Lavater, je me contenterai d'avoir rapporté autant qu'il est en mon pouvoir le pour & le contre des autorités sur M. de Cagliostro. Peut-être si tout le monde disoit aussi naïvement ce qu'il fait à cet égard, démêlerions-nous bientôt l'existence mystérieuse de cette étrange mortel. Je le désirerois pour l'éternelle instruction des hommes crédules.

Mais je voudrois surtout, je voudrois armer la raison & s'il le faut l'amour propre de ceux d'entre les princes, que les Lavater & autres adeptes, trompeurs ou trompés, fanatiques ou fripons, sont parvenus à séduire, contre les extravagances honteuses & les fascinations grossieres qui les ont infatués..., Eh ! que gagneront-ils donc à cette pitoyable facilité, à ces déplorables foiblesses ?.... La perte d'un temps plus précieux pour eux que pour les autres mortels ; le vuide du repentir & des regrets, & la chûte de leur considération personnelle.....

Quoi donc ! l'accumalotion des fourberies de tous ces jongleurs, copistes ou moins adroits, mais toujours copistes les uns des autres, (2) & leurs

[1] On sait qu'il a voyagé par ordre du Roi de Suede en Arabie. Il a publié plusieurs mémoires dans les recueils de la société des sciences de Gottingen.

(2) Cela est rigoureusement vrai pour les jongleur pratiques ; cela ne l'est pas moins pour les spéculatifs qui se sont efforcés de démêler la théorie de leurs dif-

éternels non-fuccès ne difent - ils donc pas affez que leurs promeffes font menteufes ? que pour les

férens tours de gibeciere, & de fournir des raifons de croire aux prétentions & aux rêveries des Magiciens, des Alchimiftes &c. &c. Tous ont puifé dans le fyftême attribué à Zoroaftre. M. l'Abbé de Condillac a très bien analyfé à cet égard les favantes recherches de Brucker qu'il cite & de mosheim qu'il ne cite pas. « D'après les principes de Zoroaftre, dit-il, les orientaux fe repréfentoient au de - là du monde une lumiere immenfe, qui étant répandue dans un efpace fans corps, étoit pure & fans mélange d'aucune ombre. Cette lumiere toujours vivante, étoit fuppofée donner la vie à tout ; & l'écoulement de fes rayons, qui fe répandoient à l'infini, faifoit concevoir comment tous les êtres en venoient par émanation. Car, difoient-ils, ce monde n'eft qu'un lieu de ténebres, où quelques rayons fe font répandus. Or, les ténebres ne font qu'une privation de lumiere ; elles ne font rien par elles mêmes ; il n'y a donc de réel dans ce monde, que ce qui émane de cette lumiere premiere, pure & immenfe. Voilà, dumoins autant qu'on le peut deviner, comment ces philofophes expliquoient l'émanation de la matiere. D'où nous pouvons conclure que felon eux les corps ne font qu'un compofé de peu de lumiere & de beaucoup de ténebres, ou autrement, d'un peu d'être & de beaucoup de privation ».

« Mithra, c'eft ainfi qu'ils nommoient cette fource de lumiere, ne pouvoit produire que des dieux comme lui, puifque les ténebres ne pouvoient approcher de fa fubftance lumineufe. Les dieux, qui en émanoient immédiatement, participoient donc à toute la plénitude de fa lumiere ou de fa divinité. Mais les émanations venant à fe fuccéder, il fe trouvoit enfin des dieux qui étoient tout à fait hors de cette plénitude. L'effence divine s'affoibliffoit donc en eux à proportion qu'ils s'éloignoient davantage de leur fource, & ils devenoient d'autant plus imparfaits, qu'ils fe rapprochoient & participoient plus des ténebres ».

Princes il n'y a de trésor que dans une sage économie & la bienfaisance éclairée qui multipli au sein de leurs états les riches & les heureux ; de bonheur que dans la paix d'une bonne conscience & l'acquit de leurs intéressans devoirs, seule jouissance sur laquelle il est impossible qu'ils se blasent ; de divination que dans la prévoyance & dans la connoissance des hommes ; de magie que dans le

« Cette suite d'esprits remplissoit l'intervalle qui est entre Dieu & la matiere ; & ceux qui s'étoient rapprochés des ténebres, avoient seuls produit le monde. Mais ils n'avoient pu le produire que très imparfait, parceque des ténebres naissent nécessairement le froid, les infirmités, les maladies, la mort».

« Ces esprits présidoient à tout : ils étoient dans les cieux, dans les airs, dans la terre. Plus puissans que les ames, qui émanoient comme eux, mais qui étoient à une plus grande distance de la source commune ; ils les avoient forcées de s'unir aux corps, & ils les avoient assujetties à toutes les miseres de la vie ».

« Tout étant donc plein d'anges bons & mauvais, il s'agissoit de se soustraire aux uns, de se rendre les autres favorables, de se dégager des liens du corps, de s'élever au dessus des ténebres, & de tendre vers la source de la lumiere ».

(Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme &c. tom. 19. ch. 5. pag 58. voyez aussi ibid. chap. II. pag. 23. 24, consultez encore chap. 21. des opinions des Perses pag. 47. jusqu'à 50).

Tel est le systême d'émanations, & M. de Condillac l'a très bien observé, qui a fourni tous les principes, toutes les superstitions, toutes les extravagances de la magie depuis les Chaldéens, les Pythagoriciens, les Syncrétistes, les Eclectiques & Simon le Magicien, qui les reçut de l'école d'Alexandrie, jusqu'aux Gnostiques (ou éclairés,) jusqu'aux jongeurs de nos jours jusqu'à leurs défenseurs.

grand art d'inſpirer la confiance & de ſe faire aimer....

Et ſi ces miſérables charlatans, toujours pouſſés par la ſoif de l'or ou celle de l'intrigue, éloignoient des cours qu'ils obſédent, les ſages, & les bons citoyens toujours peu curieux de ſe compromettre avec des aventuriers & des charlatans ; ſi diſtrayant l'attention des princes des véritables ſources de la proſpérité publique, ils parvenoient par la force preſque irréſiſtible de l'habitude, ou par les ſéductions de l'amour propre qui ne veut pas avoir été trompé, s'ils parvenoient à les circonſcrire, à les enchainer, à les hébéter dans le cercle hideux & ſtérile de leurs déceptions de leurs preſtiges ; ſi la haine pour la réſiſtance, cette maladie contagieuſe & mortelle de tous les princes abſolus, alloit changer ces rêveries ténébreuſes en un Syſtême d'intolérance & de perſécution..... Ah ! que deviendriez-vous ? les jouets & les victimes, les prédicans & les ſatellites des ſupeſtitions les plus honteuſes qui aient jamais infecté la terre ! ....

Dira-t-on que mon imagination s'exalte, & que je franchis les bornes du poſſible ? .... les bornes du poſſible ! .... Eh ! connoiſſez-vous donc les bornes de la ſuperſtition, du fanatiſme, des rêves, des délires de l'imagination ?. . . Pauvres Humains ! dont le ſort, d'un Hémiſphere à l'autre, dépend uniquement du petit nombre d'êtres auxquels ſont livrés comme autant de troupeaux vos peuplades aſſervies ! Pauvres Humains ! qui prodiguez tous

les efforts de l'adulation, & les philtres de la corruption, pour gater, pour aveugler, pour paralyser les sens & les facultés morales de vos conducteurs! .... croyez-vous donc que la tolérance même religieuse, (tout autre est à peine connue) soit si avancée sur la terre ? .... Je connois quelque tolérance en Angleterre, où sans doute encore elle est loin d'être ni parfaite ni complete. J'en connois à Amsterdam, où la force des choses a nécessité la sagesse. J'en connois à Berlin où l'homme supérieur qui tient les rênes de l'Etat a su mépriser la plûpart des hochets de la folie humaine.... Partout ailleurs, j'ai vu l'intolérance religieuse diminuer avec le zèle religieux, mais je n'ai pas vu la tolérance. J'ai vu les hommes combattre pour les opinions, & les gouvernans se passionner pour les opinions même les plus folles des gouvernés, qui le plus souvent, n'étoient que leurs stupides échos, & les imbécilles émissaires de l'autorité usurpatrice contre leurs propres droits. .... Vous croyez à la tolérance & votre Héros de tolérance, Joseph II, fait la guerre aux Théistes ; c'est-à-dire à des hommes, qui, adoptant la croyance d'un Dieu rémunérateur, ce dogme fondamental de toutes les religions, le seul peut-être qui soit utile, & certainement le seul qui soit sans danger, abjurent toutes ces folies monstreuses qui ont ensanglanté & deshonoré la terre ! les Théistes sont persécutés (1) & l'on

(1) Les détails de ce fait sont très peu connus, du-moins en France, & m'ont paru assez singuliers pour mériter d'être rapportés ici. On les trouvera à la fin

croit à la tolérance!.... Les Rose-croix, les cabalistes, les Illuminés, les Almichistes ont trouvé par tout soutien, appui, protection, faveur; & à Berlin même, sous le regne de Frédéric le grand, le sage, le Philosophe, dont les Sociniens ont obtenu une existence légale, (1) qui leur est refusée dans tout autre pays, à Berlin les Théistes n'ont pas osé se réunir en communion, & demander la permission d'élever à l'Eternel le seul temple peut-être digne de lui.... Et l'on croit à la tolérance!.... Pauvres Humains qui disputez sur tout, qui repoussez avec violence la contradiction la plus légere, vous parlez de tolérance! & il n'est pas un pays sur la terre, je n'en excepte pas les nouvelles républiques Américaines, où il suffise à un homme de pratiquer les vertus sociales pour participer à tous les avantages de la société.... Ah! parlez de tolérance, comme vous parlez de patrie, de lois, de constitution, de liberté, sans avoir ni lois, ni constitution, ni liberté, ni patrie. Peut-être à force de répéter ces mots, finirez vous par désirer de

de cette lettre.---- Aù moment où j'écris cette note, on annonce de Vienne l'établissement d'un certain nombre d'inspecteurs de la religion & des mœurs, qui doivent fréquenter les cafés & les autres lieux publics pour dénoncer ceux qui pourroient laisser échapper quelque mot contre la religion..... Ce fait que je n'assure point, mais qui n'est rien moins qu'invraisemblable, n'a, s'il est vrai, nul besoin de commentaire.

(1) Dans le Royaume de Prusse, & c'est le premier exemple en Europe, si l'on excepté la Transsylvanie, où ils ont été trop nombreux de tout temps pour n'être pas tolérés.

favoir ce que c'eſt ; peut-être en viendrez-vous même juſqu'à n'être pas fâchés de jouir enfin d'une vraie tolérance, d'avoir une conſtitution, des lois, une liberté, une patrie..... Parlez en donc ; prononcez ces mots ſacrés que votre légéreté profâne, mais ſouffrez que ceux qui leur donnent un plus grand prix, une étendue plus vaſte, qui ſe dévoueroient pour réaliſer ce qu'ils expriment, qui voient dans les tolérances & la liberté les ſauveurs du monde, & ne les voient que là ; ſouffrez qu'ils veillent de près ſur les ennemis que voudroient leur ſuſciter les jongleurs de tous les rangs, de toutes les profeſſions de tous les genres. Tolérez Caglioſtro, tolérez Lavater, tolérez Sailer, mais tolérez auſſi ceux qui les dénoncent comme des inſenſés, parcequ'ils répugnent à prononcer qu'ils ſont des fripons.

FIN DE LA LETTRE.



APPENDIX

OU

ECLAIRCISSEMENS SUR LES TEISTES DE BOHEME ET LA PERSECUTION QU'ILS ONT EPROUVEE EN 1783.

EN 1783 on découvrit dans la Bohême un nombre considérable de familles de payſans qui profeſſoient pour toute Religion la croyance de Dieu. Auſſitôt, ſoit que cette ſingularité réveillât le ſouvenir des troubles qui ont agité depuis peu d'années ces contrées, ſoit défaut de ſuite, ſoit deſir de ſe rapprocher des idées catholiques, les prêtres & les Officiers de juſtice, c'eſt-à-dire, ceux dont il falloit, en cette matiere, ſe garder avec le plus de ſoin, furent chargés d'interroger ces pauvres gens, & de débrouiller leur théorie. Ils s'y prirent très-mal, comme on devoit s'y attendre. On pourra juger cependant par l'interrogatoire remarquable qu'un Eccléſiaſtique proteſtant fit ſubir à l'un de ces Théiſtes, ſi leurs dogmes ſont dangereux, & s'ils méritoient d'être réprimés avec violence. Je rapporterai cet interrogatoire tel qu'il a été

publiée dans le tome 54. partie 2. de la Bibliotheque universelle allemande.

„ Ad normam ergo hujus dispositionis, anno 1783 die 13. Apr. deductae sunt *** 120 circiter Deistarum utriûsque sexûs personnae, & praeterea aliqui sic dicti Israëlitae, seu Christiani ad Judaismum degenerantes, sub custodiâ militari, quorum tamen posteriorum numerus innotescere mihi non potuit. Id non cognovi, istos numero esse pauciores. Commorati hic sunt usque ad diem 18. April. post hac autem, eodem militari praesidio stipati, ulterius transportati.

„ Die 14. Apr. ut hos homines propius possim cognoscere, sextâ matutinâ contuli me ad diversorium Aurei Cervi, (erant enim dislocat per diversoria) atque obtentâ facultate hos homines compellandi, duos ex ipsis viros, qui inter reliquos dicebantur cultissimi, ad cubile heri diversorii habui advocatos, quibuscum etiam per unius horae spatium, de variis ad statum, Religionemque ipsorum pertinentibus materiis miscui colloquia. Intrantes unà cum Decurione cubile, salutarunt me more apud Slavos usitato: Deg Wàm Pàn Buh dobry'den; quibus ego amice resalutatis, primum quidem miserè ipsorum sorti indolui, deinde cur ipsos alloqui cupiverim, nimirum quum varii varia de ipsis spargant in vulgus, ut ex proprio ipsorum ore

cognofcam veritatem, patefeci, denique varia formavi quaeftiones, ad quas illi ferenâ fronte, atque intrepidi refponderunt.

„Summa colloquii haec fuit. *Queftio*. Unde eftis oriundi? *Refp*. Ex Bohemiâ. Circulo Chrudimenfi, Domino Caefareo Pardubicenfi. Q. Quae eft veftra Religio? R. Deifmus. Q. In quo autem ille confiftit? R. Quod unum verum omnipotentem Deum credamus. Q. Quid autem de Chrifto ftatuitis? R. Fuiffe hominem nobis fimilem. Q. Ergo filium dei finiffe non creditis? R. Non credimus: quia unus Deus Pater eft verus Deus & Filium non potuit generare. Q. Creditisne tamen, Chriftum veftrum effe Redemptorem? R. Minime. Ille pro fe ipfo eft paffus & mortuus. Q. Sed agnotisne tamen, pium & fanctum Virum fuiffe? R. Omnino, in quantum ab homine poterat expectari. Q. Quî ergo tantos cruciatus & tam atrocem mortem meruit? R. Si filius Dei fuiffet paffus fe cruci adfici & occidi. Caeterum ipfe non defiderat ut plus de ipfo, quam de alio homine ftatuamus. Q. Atqui illa fuit contra eum maxima accufatio, quod filium Dei fe dixerit effe. Ideo fententia capitis ei dicta. Si hanc confeffionem voluiffet revocare, fortaffis defumtus fuiffet de cruce. Sed ille conftanter ufque ad mortem fe filium Dei effe adfeverabat. Ergo vult, ut pro tali eum habeamus. R. Hic defixis in terram capitibus, nihil

respondernnt. Q. Creditis ne tamen Christum ex mortuis ressurrexisse! R. Non credimus. Q. Ergo neque nostram futuram resurrectionem? Neque hanc. Ideo enim Deus corpora nostra in morte destruit & animum ex illis educit, ut corpora in terram revertantur. Q. Ergo animae immortalitatem tamen admittis? R. Admittimus, dicit unus, alter autem addidit. Nos post mortem renovabimur.

» Q. Admittitis ne Divinam Revelationem? R. Nullam aliam, quam ubi se nobis Deus per opera sua revelavit. Sine Revelatione debet cognosci. Q. Ergone codicem sacrum rejicitis, R. *Non rejicimus, quinimo et nos ipsum saepe legimus.* Q. Cui bono autem est nobis, si negatis ipsum Divinam Revelationem continere. Possetis eo secure carere. R. Possemus omnino. *Sed tamen ipso utimur, ubi bene dicit.* Saepius enim errat, & sibi etiam ter in uno capite contradicit. Q. Habetisne exempla ejusmodi contradictionum? R. Habemus, e. g. Prophetæ in vaticiniis sibi contradicunt. Christus mox dicit se esse Flium Dei, mox iterum filium hominis, & iterum ego & pater unum sumus; duo autem unum esse non possunt.---Ad quae ipsorum dicta ego, perdilecti inquam Amici, quam me vestri miseret, quod ita nectatis vobis difficultates ubi nullae sunt. Interim, prouti vo-

bis in antecessum sincerè declaravi ita & nunc repeto, me non venisse, ut vos ducearn, aut vobiscum discutem: sed tantum ut vos cognoscam. Si enim ad ea quae vos objicitis, solvenda vellem excurrere, plus deberemus habere temporis. Ad quae illi: ita omnino.

Q. Colitisne Deum? R. Quidni seolimus Q. Quomodo? R. Cantamus Psalmos Davidis, prouti & unus ipsorum unam & alteram strophamy ex Psalmis in Rhytmos Bohemicos redactis, coepit recitare. Ego vero, ne hâc recitatione tempus mihi eripiat, quaero: si Psalmos Davidis amatis & decantatis quomodo Christum potestis negare, quum David de Christo sit vaticinatus? R. Nos facimus in Psalmis selectum. Caeterum, nihil David et Prophetae sciverunt de Christo: sed saltim Christus & Apostoli, si viderunt in aliquâ voce aut re aliquam similitudinem, illam ad Christum traheant. Ita & hoc non est verum: Mosem de Christo scripsisse. Nam quando Deut. XVIII. 8 dicit: *Proroka Wzywudjm &c.* ille de Christo non cogitabat. Hic miser Bohemus integram exegesin hujus prophetici dicti confuse coepit enarrare, sed retractus est a me sequenti quaestione. Q. Ergo vos non estis Christiani? R. Immo vero. Q. Atqui illi non possunt dici Christiani, qui in Christum non credunt? R. Neque nos credimus. Q. Sed estis tamen bap-

tizati : quid ſtatuitis de baptiſmo ? R. Nos nihili facimus. Quid enim infans ſcit, quid cum ipſo agatur? Nos coacti ſumus baptiſma recipere. Q. Ergo ſi in veſtrâ libertate res foret poſita, curaretiſne infantes veſtros baptizandos? R. Non curaremus. Q. Atque ita plane non eſtis Chriſtiani, verum Naturaliſtae. R. Nos neque Chriſtiani ſumus neque Naturaliſtae, verum *Deiſtæ* Q. Quis autem vos ita cognominavit? R. Antehàc hoc nomen apud nos erat ignotum : ſed nunc ita vocamur, *quia unum verum Deum credimus.*

Q. Rogo vos dilectiſſimi, dicite mihi ſincerè, unde has veſtras mirabiles opiniones hauſeritis. & quis primus inter vos diſſeminavit? R. Alii ita ſunt nati & educati a parentibus, alii ex Catholicis & Evangelicis, Helvetis cum primis, ad nos acceſſerunt, et adhuc accedunt. Q. Eſtisne magno numero? R. Multa centena, et fortaſſis millena capita. Sed multi non ſunt apertè profeſſi. Quid autem poſt noſtram aſportationem actum ſit, utrum & alii conſtantes permanſerint, an vero redierint ad Pontificios, aut quid agant, nobis non conſtat. Q. Nonne irrepſit inter vos aliquis peregrinus homo, qui vos ita turbavit & dementavit? R. Nemo plane. Ad quae ego : patiamini quaeſo; ut meam vobis de hac re conjecturam promam.

Mihi videtur, continuas Cleri Catholici & non nullorum Domini praefectorum vexationes atque librorum ademtiones, suspectam vobis Religionem Christianam reddidisse. Ad haec unus ex ipsis, ego, inquit plane hâc viâ factus sum Deista. Ego 14 annis fui Evangelicus. Comparavi mihi impressos complures evangelicos libros, qui tamen continuo mihi eripiebantur. Bis etiam S. Biblia magnis meis sudoribus, unum exemplar post aliud procurata, mihi sunt erepta. Tandem ergo coepi cogitare. Si tu Domine Deus permittis, ut mihi continuo mei libri adimantur, ergo non vis, ut ego te ex libris colam, sed saltim ex ratione; ergo factus sum Deista.

Q. Quando autem vos aperte pro Deistis declarastis? R. Quidam nostrûm illico post publicatam Tolerantiam. Q. Atqui in illâ Tolerantiâ solis August. & Helv. Conf. Protestantibus & Græcis non unitis libertas Religionis conceditur? R: Nobis initio in genere tantum per dominium publicabatur, liberum esse cuivis Religionem quam velit confiteri. Deinde obtinebamus scriptam brevem resolutionem; sed & in illâ libertas in genere promittebatur. Denique tardè jam accepimus *impressam*, in quâ illæ limitationes exprimebantur. Ego tamen, pergit porro unus ipsorum ascendi Viennam ad Cæsarem; & pro libero Religionis nostræ exercitio institi. Q.

Quid autem Cæsar? R. Vestris quidem conscientiis inquit, nolo vim inferre, sed hujusmodi tamen novam periculosam sectam in meis bonis non possum tolerare; vos videritis. Q. Audio preter vos etiam alteram aliquam *Judaizantem sectam* surrexisse in Bohemiâ? R. Omnino, prouti & nobiscum sunt aliqui hujus sectæ & feminæ exportati. Vocantur Israelitæ. Q. Quid autem hoc est hominum genus? R. Volunt esse Judæi & ad prescriptum legis Mosaicæ vivere, circumcidere & suillâ carne abstinere, Sabbatha celebrare & alia. Sed istos Cæsar non potest tolerare, *quia non possunt esse milites*, & bis in septimanâ deberent feriari. Q. Recipiunt-ne isti sacrum codicem? R. Recipiunt Vetus Testam. Novo rejecto. Q. Ergo isti credunt Mosem & Prophetas de Christo esse vaticinatos, quem fortassis etiam cun Judæis expectant? R. Omnino. Q. Quid autem vos? R. Nos saltim Naturam sequimur. Quævis stella in cœlo habet propriam suam naturam, & pariter quivis homo in terrâ. Hominis autem natura cum stellæ ejus naturâ concordat.

Hæc circiter erant ultima: interim, dum ego explicare ipsis cœpissem quam illi miseri sint homines, cum ex unâ parte quidem, nihil fere credant, ex alterâ autem parte, ita sunt creduli & superstitiosi, ut putent inter hominis & stellarum

rum naturam, aliquam arcanam ſympathiam dari!
udita eſt hora ſeptima, quâ mihi ad preces publicas erat eundum. Commendatis ergo ipſis gratiæ divinæ diſceſſi, & illi quoque mihi bene precati ad ſuos redierunt.

Caeterum, ego de his hominibus plane non dubito, poſſe ipſos à craſſis ſuis erroribus reduci, ſi prudens & pia accederet inſtitutio. De ſic dictis Iſraëlitis plura referre poteſt, Ven.*** qui occaſionem hos compellandi habuit. Summa uti refert, eò redit, homines eſſe à Chriſti etiam nomine alienos, & qui initio ne reſponſo quidem dignati eum ſunt. Deſiderare ipſos cum Judaeis circumciſionem, expectare Meſſiam Hieroſolimis regnaturum, & quae alia ſunt hujus generis.

De horum origine, ſi quis conjecturis locus eſt, ſic ſentio. Vixerunt miſeri in Bohemia *Judæis permixti*, aut in horum vicinitate. *Per Clerem detinebantur in coecitate, adimebantur ipſis libri, Codices Sacri, Nova Teſtamenta*, Judaeis interim *Moſem & Prophetas* ſuosque alios *Rabbinicos libros ſecure legentibus*. Ubi rex veniebat ad Colloquia, quidni hic miſeri Chriſtiani vincebantur. Accedebat *Odium cleri et ſuperſtitionis* magis, quàm Evangelio Jeſu Chriſti urgebantur. Inde averſatio ab ipſâ Chriſtianâ Religione atque ad Judaiſmum defectio.

On voit par cet interogatoire que cette secte, si l'on veut lui donner ce nom, s'est divisée en deux partis; l'un desquels a passé de la Religion protestante au théisme pur, & l'autre est devenu juif, précisément parce qu'il voyoit les Juifs jouir de la liberté de s'édifier selon les mouvemens de leur conscience dans leurs propres livres de de Religion, tandis qu'on enlevoit aux Protestans les leurs.

Mais n'est-ce pas une chose très remarquable quel ces bons paysans concluant de ce qu'on est toujours parvenu à leur enlever leurs Bibles que la voonté de Dieu n'étoit pas, qu'ils le connussent par les écritures, & s'élevant à cette idée sublime dans sa simplicité, de puiser leurs connoissances du grand Etre dans le seul livre qu'aucun prêtre ni bailli ne pouvoit leur ravir, DANS LE LIVRE DE LA NATURE ET DE LA RAISON?

Je rapporterai encore ici le Protocole dressé en Bohême, tel qu'on le trouve dans le journal historique de M. Meusel, (année 1783.) il contient beaucoup d'autres détails sur le même sujet. (No. 15.)

le 5 Mars 1783.

» D. Comment vous appelez Vous? R. Martin Barta du village de Jarosow. D. Quelle a été ci-devant votre Religion? R. D'abord la Catholique, ensuite la Confession helvétique. D. Quelle est actuellement votre croyance? R. La loi divine appelée autrement celle d'Israel; c'est-a-dire celle qu'avoit eu Abraham avant la circoncision. D. En quoi consiste maintenant votre Religion? R. Je crois un Dieu, & rien de plus. Je ne crois pas de Trinité de Dieu. Dieu est au ciel; je suis fils de Dieu; & le S. Esprit est en moi. Je n'ai de foi ni au baptême, ni à la circoncision; mon esprit est immortel. Ce qui est écrit d'un Dieu dans la Bible, voilà ce que je crois, & rien au delà, car Moïse y a rapiécé (1) ce qu'il a voulu: il étoit homme comme moi; & l'imprimeur à Halle a achevé dans sa Bible de Halle, par ses longues citations du vieux Testament dans le nouveau, du nouveau dans l'ancien d'embrouiller la chose; car tout ce qui est écrit dans le nouveau Testament revient entierement à ce que dit l'ancien. Je crois de ce dernier les dix commandemens, & du nouveau, le Notre Pere: tout le reste, qu'il soit né un fils de Dieu, & ce qui ressemble à cela, je n'en crois rien.

---

(1) Neptaczal est le mot bohême, qui peut également signifier; ajouté beaucoup de bêtises.

D. Qui vous a conduit à une pareille religion? R. L'Esprit du Seigneur que j'ai en moi. D. Voulez vous retourner à votre aucienne croyance? R. Abſolument point, la confeſſion Helvétique ne ſert même à rien. Ah ſi ſeulement Dieu ne nous avoit pas accablé du fleau de cette Confeſſion Helvétique! D. Il faut donc vous faire circoncire, & vous abandonnerez votre patrie R. Nous quitterons volontiers pous l'amour de notre Dieu unique, notre patrie, & tout : nous allons partir. Mais nous ne voulons pas nous laiſſer circoncire; car il n'eſt pas poſſible que Dieu le Seigneur après avoir créé l'homme en entier, ait ordonné après cela de lui rogner les parties naturelles. «

Aſſurément, on peut s'étonner que de ſimples payſans, qui, dans tous les pays du monde, croient ſans reflêchir & à jamais ce qu'ils ont cru une fois, ſoient parvenus à des idées ſi claires & ſi juſtes, entremêlées de quelques ſingularités ſans doute, mais qui ſuppoſent une très-grande ſagacité. Comment, dit très bien M. Dohm, (über die bürgerliche Verbeſſerung der Juden) comment des hommes dans la tête desquels Moyſe & l'imprimeur de Halle ſont ſi près l'un de l'autre, ont-ils ſu démêler avec tant de diſcernement les grandes vérités fondammentales de la Religion?

comment, procédant à une réforme totale de leur ancienne croyance, n'ont-ils précisément rejetté & conservé ni plus ni moins qu'ils n'ont fait ? quelle candeur ! quelle modération ! quelle simplicité! qui merita jamais plus d'estime !--- Eh bien! voici comment leur Souverain leur a témoigné la sienne. Quoiqu'il eut dit à Vienne à leurs députés ces propres mots; NOLO VESTRIS CONSCIENTIIS VIM INFERRE; par un édit qu'a publié le 11 Mars 1783 le conseil Aulique de la guerre (Hof-Kriegsrath) le meilleur des convertiseurs comme on voit bien; ces malheureux ont été separés les uns des autres & transportés dans les provinces les plus éloignées des Etats Autrichiens, dans la Hongrie, la Transylvanie, la Gallicie, & la Boukowine.. Leurs biens n'ont pas été confisqués, comme on l'a dit dans les gazettes, mais adjugés à leurs enfants audessous de quinze ans, &, à leur défaut, aux plus proches héritiers naturels des proscrits. Ceux seulement, dit un panégyriste de l'empereur, qui se sont trouvés en état de porter les armes ont été pris pour le service. A la vérité, on a pourvu à l'entretien des vieillards, des femmes & des Enfans, soit aux frais du département de la guerre, soit en les employant au métier de garde-malades, &c. On en a nourri

d'autres gratuitement, ſurtout les perſonnes du ſexe non mariées; & il a été expreſſement défendu d'en agir mal avec ces bonnes gens qui ne veulent croire qu'à Dieu; mais on a enjoint aux eccléſiaſtiques de chercher à les convertir. On me permettra de compter pour rien la condition qu'il ne s'y prendront pas d'une maniere importune : car cela, par exemple, n'étoit pas au pouvoir de l'Empereur, quand il l'auroit voulu de bonne foi, & il ne l'a pas voulu long-temps, puis qu'il a depuis cherché à impoſer ſilence aux Théiſtes par un reſcrit impérial qui ordonne, que 24 coups de bâton leur feront diſtribués & douze ſeulement à leurs dénonciateurs. Telle eſt la tolérance du 18e. ſiécle!

J'ai tiré une bonne partie de ces faits d'un Poſtcriptum du 2d. volume de l'ouvrage de M. Dohm, intitulé *de la réforme politique des Juifs*, où il rapporte une lettre d'un partiſan très zélé de l'Empereur, qui cependant eſt forcé de révéler la plûpart de ces détails. M. Dohm lui même, ſéduit alors par les premieres innovations de ce prince actif a eſſayé, ſinon de juſtifier, du moins d'excuſer la perſécution des Théiſtes. Il venoit de remarquer combien il y avoit d'inconſéquence dans la politique moderne qui tolere (quoiqu'avec beaucoup d'oppreſſion très impo-

litique) les Juifs & tant d'autres ſectes déraiſonnable, & qui refuſe la tolérance aux ſimples adorateurs d'un Dieu rémunérateur ; c'eſt-à-dire à ceux qui profeſſent le ſeul dogme eſſentiel de toutes les religions, le ſeul qui intéreſſe l'Etat. Il venoit de démontrer qu'il ſeroit contre le bon ſens d'obliger les Juifs ou à reſter circoncis, ou à ſe laiſſer baptiſer ; & non ſeulement à rejetter les dogmes particuliers de Moyſe, mais encore à accépter en échange ceux du concile de Trente, ou de Luther, ou de Calvin. Enfin il avoit établi de la maniere la plus convaincante qu'il étoit plus analogue à la marche de l'eſprit humain de ceſſer de croire une choſe, que de commencer préciſément dans ce même moment à en croire une autre, & qu'on devroit du moins permettre aux Juifs qui s'approchoient du chriſtianiſme de s'arrêter dans le Théiſme qui après tout, eſt la baſe de la religion de Jeſus. Ce M. Dohm qui venoit de prouver tout cela, & qui en avoit conclu, que la nouvelle alors toute récente de la perſécution qu'éprouvoient les Théiſtes dans les Etats héréditaires, étoit abſolument invraiſemblable, déclare dans ſon poſtſcriptum, lorſqu'il ne peut plus douter de la diſperſion de ces infortunés, que la liberté de penſer, la pleine jouiſſance du droit de ne reconnoitre d'autre

juge de ses opinions religieuses que sa conscience, quelques importantes & bienfaisantes qu'elles soient en elles mêmes, peuvent aisément dans certaines circonstances déterminées, & avec telles conditions locales, produire des fruits plutôt nuisibles que salutaires ; que le gouvernement le plus sage peut se voir nécessité à limiter ses bienfaits; pour ne pas cesser d'être bienfaisant, qu'un Souverain véritablement grand ne travaille pas pour la gazette, mais pour l'histoire ; qu'il cede quelque chose au préjugé quand il n'y a que ce moyen de le vaincre ; que dans cette guerre, ainsi que dans l'autre, Fabius le temporiseur est souvent le plus sage & le plus heureux &c. &c.

Tout cela est ingénieux, mais absolument faux dans l'application actuelle, & M. Dohm seroit impardonnable d'avoir entrepris de défendre ce qui est évidemment inexcusable d'après les principes établis par lui même, s'il n'eût pas écrit dans un temps où il étoit si difficile de deviner jusqu'à quel dégré seroit porté le manque de suite des réformes de Vienne, que cet écrivain pouvoit croire liées, par des raisons qui ne se présentoient pas au premier coup d'œil, des contradictions presque incroyables sans une telle explication. Et pour tout dire en un mot,

on

on avoit pas alors borné dans les Etats Autrichiens la tolérance à un jour marqué, lequel une fois passé, le droit le plus saint de l'homme, celui de croire celui qui lui paroit vrai, devenoit un acte de rébellion. C'est un fait que chacun de ceux qui ne s'étoient pas déclarés, Protestant, Juif, ou Grec avant LE JOUR NORMAL, a été obligé de rester pour lui & ses descendans mâles ou femelles bon Catholique jusqu'à la fin des siecles.... encore une fois, telle est la tolérance du 18e Siecle!

Quoi qu'il en soit, les raisonnemens appologétiques de M. Dohm pouvoient s'appliquer sans doute à plusieurs des réformes ecclésiastiques de l'empereur, mais puisqu'il en avoit executé, puisqu'il avoit fait quelques pas vers la tolérance, non seulement il n'y avoit pas plus de danger à celui-là qu'à un autre; mais c'étoit le seul peut-être qui eût réuni tous les bons esprits & les cœurs équitables. Certainement il est des classes d'hommes parvenues au point de ne pouvoir supporter une liberté entiere de penser en matiere de religion; & l'incrédulité associée à l'ignorance est l'état le plus voisin du fanatisme; mais il ne ne faut pas ranger dans ces classes ceux que la droiture naturelle de leur esprit a guidés vers les dogmes les plus simples, les plus purs, & la pre-

miere religion à tolérer dans un pays que l'on vouloit arracher aux chaînes du bigotifme, étoit inconteftablement celle qui fe trouve la plus conforme à la faine raifon, & qu'un très fingulier hafard avait fait germer parmi des hommes obfcurs où elle devoit faire moins de fenfation. Quelle plus heureufe occafion pouvoit donc efpérer un prince, d'établir chez lui la pure religion de la raifon & d'apprendre ainfi à l'univers que l'Etat ne demande à fes enfans que d'être bons citoyens?

Je profite au refte avec empreffement de cette occafion de recommander la lecture de l'ouvrage de M. Dohm fur la réforme politique des Juifs, dont le premier volume a été traduit en françois. La raifon la plus ingénieufe la philofophie la plus douce, la dialectique la plus faine concourent à l'envi pour le rendre intéreffant. Jamais une meilleure caufe ne fut mieux défendue; & je ne vois d'autre motif qui ait pu faire arrêter en France la circulation de ce livre eftimable, fi non qu'il eft fans réplique, qu'il ne mérite pas un reproche, & que malheureufement peut-être il eft trop modéré, trop fage, pour prétendre à un fuccès de vogue; il ne doit en avoir qu'un d'eftime; de forte que l'attrait de la défence n'a pas en cette occafion déjoué l'activité des

inquisiteurs. J'aime à croire que si ce livre pénétroit en Angleterre, & certes il ne lui faut qu'être traduit pour y faire fortune, il hâteroit le moment qui doit donner aux Juifs une patrie. C'est un genre de gloire dont les Anglois sont dignes, & qui sera fécond en avantages pour ceux qui sauront les premiers s'en emparer.

Berlin, 25 Mars 1786.